

MÉMOIRES d'

ABRAHAM NEJSZATEN  
(NAYCHI, ARTHUR, MARCEL)

# CHAPITRE 1 : L'émigration et la misère

## 1. ARRIVÉE À ANVERS

Je suis né en 1921, à Scierpe, en Pologne, à cent kilomètres de Varsovie. Nous étions une famille de trois enfants. Szmul était mon frère aîné de onze ans et Blima ma soeur aînée de neuf ans. Mes parents tenaient une quincaillerie dans une maison qui avait appartenu à grand-père. La misère nous poussait à émigrer.

Mon père partit en Belgique pour chercher du travail et pour préparer notre émigration, et pendant ce temps, ma mère s'occupa seule du magasin et de notre éducation.

Pour rassembler la somme nécessaire au voyage, nous avons vendu tous nos biens, et en 1926, nous avons définitivement quitté la Pologne pour rejoindre Anvers. Mes parents espéraient atteindre la Palestine après un séjour en Belgique, mais les événements en décidèrent autrement.

Nous nous sommes entassés tous les cinq dans une chambre mansardée et une nouvelle vie commença.

Mon père ne parvenait pas à conserver longtemps un emploi. Il n'était vraiment pas doué pour le commerce et comme il était fort pieux, il ne s'intégrait pas non plus parmi les travailleurs qui se moquaient de sa barbe, de tout son comportement de Juif religieux. Il travailla peu de temps dans une fabrique de verre, et après quelques échecs, trouva du travail dans son milieu. Il devint représentant en matières grasses végétales qui servaient à la cuisine casher (rituelle) des Juifs religieux.

Ma soeur Blima trouva une place d'apprentie couturière et mon frère Szmul, de son côté, travailla comme apprenti mécanicien dentiste. Le dimanche et les jours fériés, mon frère faisait en plus une tournée pour le compte d'une boulangerie, avec un triporteur loué que mon père utilisait également.

C'étaient surtout mon frère et ma soeur qui subvenaient aux besoins de la famille. Grâce à leur contribution financière, nous avons bientôt eu la possibilité de déménager vers le Boelarpark à Borgerhout où nous avons occupé un petit appartement composé de deux chambres et d'une cuisine.

Quant à moi, j'ai fréquenté une école juive subventionnée par la commune, Tachkemoni, appartenant à la communauté israélite non orthodoxe. Mais je manquais d'argent pour acheter cahiers et livres scolaires. Je n'osais même pas en réclamer à mes parents si démunis. Que de fois, je fus puni et mis au mur par les professeurs pour cette raison!

Pour donner une image plus complète de ma pénible situation, il faut savoir que pendant mes études, au moment où les socialistes ont dirigé la commune, les cours en français que nous recevions furent obligatoirement remplacés par des cours en néerlandais. Imaginez ces jeunes à peine instruits en français qui essayaient de changer de langue! Pour tout embrouiller, l'orthographe du néerlandais fut modifiée peu après la fin de nos études. Ainsi, notre génération, ne connaît bien ni le français ni le néerlandais.

Chacun devinera aisément que lorsque je n'aidais pas mes parents, je fréquentais assidûment l'école buissonnière. Dans la rue, je me bagarrais souvent avec les «chrétiens» (les jeunes non juifs) et comme j'étais déjà costaud, l'offensive m'incombait! Mais ces combats m'attristaient, car je ne distinguais aucune entente entre les Juifs et les non Juifs; nous vivions à l'écart, non pas avec l'idée que nous étions des êtres supérieurs, mais nous attendions passivement une amélioration de notre sort.

## 2. ACTIVITÉS PROGRESSISTES

Mon frère et ma soeur étaient révoltés par leur vie misérable et militaient activement au sein d'organisations communistes. Mes parents ressentaient cette option politique comme une honte. À plusieurs reprises, des disputes éclatèrent entre eux. Ces disputes envenimaient le climat familial.

Lorsque Szmul rencontra la jeune fille qu'il épousa plus tard, il quitta la maison. Ce fut donc Blima qui continua principalement à équilibrer le budget de la famille. Après avoir perdu sa place d'apprentie couturière, elle exerça de nombreux métiers dont celui de serveuse.

Mais bientôt, la famille se déchira. Un premier mai que Blima avait préparé intensément, mes parents cachèrent ses habits pour l'empêcher de se rendre à la manifestation. Mon frère vint la chercher. Il fut alerté et courut partout pour trouver des vêtements, mais en vain. Blima, la rage au coeur, s'en prit aux livres religieux de mon père et consumma la rupture. Elle fut chassée de la maison et la vie misérable reprit.

J'étais très attaché à mes parents, mais lorsque je rencontrais par hasard mon frère et ma soeur en ville, nous discutons passionnément et beaucoup de leurs arguments me touchaient.

Bientôt, ma soeur se lia à Michel Lando qui avait fui la Pologne à cause de ses activités politiques et qui vivait clandestinement en Belgique. À l'époque, les réfugiés politiques n'obtenaient quasiment jamais de papiers d'identité car ils avaient besoin des signatures de... leur ambassade!

Les esprits s'étant calmés, Blima réintégra le domicile des parents, procurant en même temps à Michel une certaine sécurité de séjour. Ils aménagèrent tant bien que mal une mansarde et la vie reprit un cours plus normal.

Michel et Blima travaillaient à domicile pour un patron tailleur et étaient très actifs dans le Parti Communiste. Malgré son statut de clandestin, Michel fut même élu délégué syndical! Son responsable syndical tenta vainement de régulariser sa situation. Dénoncé par je ne sais qui, Michel fut arrêté à la maison par la police et conduit à la frontière française après trois mois de prison. Il vécut quelque temps en France en y cherchant un emploi. Arrêté à nouveau, il fut remis en prison. À sa libération, il rentra en Belgique, mais où le loger? La maison de ma soeur était «brûlée», les camarades étaient trop surveillés... Finalement, un certain Berger l'accueillit et Michel poursuivit de front son travail professionnel et son activité politique. Jamais sa vie clandestine ne l'empêcha de lutter.

J'ai fréquenté les organisations de jeunes les plus réactionnaires et les plus pieuses jusqu'aux plus progressistes. Je m'orientais peu à peu vers le communisme. Ma lutte intérieure la plus âpre fut menée contre la religion. Je pesais le pour et le contre. Je réfléchissais longuement à tout ce qui m'était enseigné. Le coup de grâce à ma foi fut donné par les explications concernant le Messie qui oblige les Juifs pieux à tout subir sans broncher. Pourquoi ne pas conquérir une vie plus digne, plus humaine? Pourquoi ne pas lutter contre les injustices? Et ce deuxième monde dont on parle, le Paradis, existe-t-il? Pourquoi attendre toujours? Il faut nous libérer nous-mêmes! La Bible elle-même est écrite par des humains et contient beaucoup d'erreurs.

Alors, en toute logique, j'ai adhéré à l'âge de quinze ans, en 1936, à une organisation de masse, le J.A.S.K. (club sportif ouvrier juif) qui faisait partie de la Fédération ouvrière sportive de tendance socialiste.

Le J.A.S.K. était en quelque sorte une réplique ouvrière de l'organisation sportive du Maccabi d'Anvers dont les membres provenaient des milieux riches, souvent des fils de diamantaires. Pendant la compétition, les sportifs du Maccabi s'épaulaient, appelaient familièrement tous les participants par le prénom et après le match, ils ne «connaissaient» plus personne parce qu'il y avait une différence de classe.

Pour ne pas peiner mes parents, je feignais d'encore fréquenter les organisations juives pieuses. Je faisais parvenir à la maison des périodiques de ces organisations afin d'apporter une preuve de mon «honorabilité».

Chaque semaine, mes parents se rendaient à la synagogue qui, dans notre quartier, était une chambre aménagée. Notre famille avait le droit de bénédiction comme cela se pratique dans certaines sectes religieuses. Ce droit était héréditaire. J'ai prétendu que la pièce était trop exiguë et j'ai demandé l'autorisation de prier dans la synagogue de la ville, qui était beaucoup plus spacieuse.

Par ces supercheries, je disposais de beaucoup de temps pour mes activités sportives et politiques.

Je fus surpris de voir de près ceux qui, ne croyant pas en Dieu, avaient le noble idéal d'améliorer la condition humaine et j'ai toujours gardé un profond respect pour eux.

Comme j'habitais hors de la ville, je parcourais trois kilomètres à vélo pour rejoindre le local. Un jour, sur mon vélo, je croisai deux de mes jeunes amis qui appartenaient à une famille nombreuse de neuf enfants. Je les invitai à me suivre, mais leur réponse m'étonna fort. Eux que je considérais un peu comme des voyous refusant de s'instruire repoussèrent ma proposition «pour assister à une conférence». Piqué par la curiosité, je les accompagnai à cette conférence donnée par un médecin communiste, réfugié de l'Allemagne hitlérienne, Kuba Bachrach. Il captivait son auditoire par son habileté à exposer et il recueillit un vif succès, bien mérité.

Ceux qui composaient le J.A.S.K. étaient, également dignes d'intérêt. L'Olympiade ouvrière d'Espagne en 1936 me donne l'occasion de décrire un de ses membres.

Parmi les jeunes gens du J.A.S.K. se trouvaient des réfugiés qui avaient lutté pour le progrès en Pologne, des activistes clandestins, etc. À ceux qui étaient mes aînés, je vouais une grande admiration et plus particulièrement à l'un d'entre eux qui faisait partie de la délégation pour l'olympiade ouvrière en Espagne.

Au moment de l'arrivée de la délégation en Espagne, la rébellion fasciste de Franco débutait. Les Jeux furent annulés et les Républicains espagnols mirent nos camarades à l'abri.

À Anvers, nous suivions avec angoisse et passion le déroulement des événements. Quand la délégation rentra en Belgique, je m'aperçus que mon ami n'était pas là. Intrigué, je lui ai écrit. Il me répondit qu'il avait été emprisonné en Pologne et que dans la cellule, il s'était juré de se joindre à toute lutte contre la réaction.

J'étais impressionné de découvrir que des hommes sans religion pouvaient prendre un tel engagement en Pologne et le tenir en Espagne au péril de leur vie. Les volontaires de la guerre d'Espagne partis combattre le fascisme n'étaient pas des aventuriers, mais des hommes conscients, résolus à combattre l'ennemi commun des peuples: le Capital.

La guerre d'Espagne coïncida avec ma totale intégration en tant qu'activiste au sein du J.A.S.K. Je rejoignis mon frère et ma soeur dans la lutte.

Du comité du J.A.S.K. se détachait un trio: Dov Liebermann, membre du Parti Communiste, en était le président et l'animateur, Reznik était un Juif belge, ouvrier diamantaire et Spitz Nick, lui, était un cas exceptionnel car sa famille nombreuse comprenait un frère, membre fondateur du Parti révisionniste sioniste de Belgique, le Betar (tendance droite); un autre frère en prit les commandes lorsque son fondateur partit en Palestine et un troisième frère était également membre du Betar.

Avec Jules Topor et Sam Lipschitz, je m'occupais du tennis de table auquel je m'adonnais activement. Nous avons reçu du renfort grâce aux réfugiés politiques d'Allemagne et d'Autriche dont certains comptaient parmi les meilleurs joueurs du monde. Je faisais également partie d'un comité d'échecs et d'un de football et j'organisais des compétitions sportives de handball, volley-ball, etc. J'avais donc de multiples responsabilités.

Parmi les éléments actifs, on trouvait aussi Schwartz dans le comité des échecs; Simon Helfgott, un bon nageur qui entra dans le comité de natation; également dans le comité des échecs, son frère Léon qui jouait bien au football et au tennis de table; Joseph Altbaum, membre du comité avec le trio, etc.

Zoltan Simon avait été un de mes compagnons d'école avec Karp. Il entra avec moi au J.A.S.K., mais se tourna vers la gymnastique. Karp entra au Betar, pressé par ses parents.

Le J.A.S.K. organisait à la fois des activités sportives et culturelles dans le but de rapprocher les travailleurs et de leur montrer qu'ils sont égaux. Il portait une grande attention à établir des contacts avec la population flamande d'Anvers. Nous avons d'ailleurs bien réussi dans ce sens. Il a même contribué, au moyen du sport, à forger l'amitié internationale entre les peuples.

Après l'annulation de l'olympiade ouvrière en Espagne, le gouvernement à participation socialiste autorisa son organisation à Anvers. Les membres du J.A.S.K. se dévouèrent pour la mettre sur pied. Il y eut beaucoup d'obstacles à surmonter. Par exemple, la délégation tchécoslovaque refusa d'y participer si une délégation soviétique était admise. Or, il était important de présenter la première délégation soviétique après la Révolution d'octobre 1917 parce qu'un public nombreux était avide d'admirer les sportifs de ce pays. Une petite délégation soviétique de cinquante-cinq membres fut autorisée à

concourir. Elle recueillit un succès énorme, ainsi d'ailleurs que la délégation républicaine espagnole, une équipe de football qui venait du front.

Un autre fait m'impressionna profondément lors de cette Olympiade. Je participais à un tournoi d'échecs de masse; à mes côtés, un Norvégien disputait une partie avec un de mes camarades juifs de langue néerlandaise, Joseph Altbaum. À la fin du match, ils se mirent tous deux à converser avant de se rendre compte qu'ils ne pouvaient se comprendre! Dans le jeu même, ils communiquaient si bien entre eux qu'ils en avaient oublié leurs nationalités différentes. Pour moi, la preuve était faite que le sport favorise l'entente entre les nations<sup>1</sup>.

Le jeu d'échecs me passionnait; je m'y consacrais avec ardeur. Dans une compétition au club, j'ai fourni un jour une partie splendide; derrière moi, observant ma technique, un maître d'échecs me prédit un bon avenir dans ce jeu. Mais j'eus des maux de tête pendant deux semaines. Et devenir comme nos maîtres autrichiens et allemands, un peu «toqués», ne me tentait pas. J'ai ainsi abandonné la haute compétition pour rester un amateur. L'équipe du J.A.S.K. gagna un championnat et suivant la tradition, organisa une soirée de fête avec toutes les équipes d'Anvers, ce qui était une manière comme une autre de se rapprocher de la population flamande.

Le J.A.S.K. avait aussi une section de lutte gréco-romaine qui comptait parmi ses adeptes Roosevelt, un des meilleurs lutteurs de Belgique. Lors d'un match organisé contre un club flamand, la salle était comble et l'ambiance était chaude. Le clou, ce fut à la fin des combats lorsqu'un lutteur flamand étreignit un de nos lutteurs dans l'enthousiasme général. Un lutteur juif, provenant d'un milieu isolé de la population flamande, serrant fraternellement un lutteur flamand, c'était la preuve que les travailleurs flamands constataient que nous n'étions pas si différents d'eux! La soirée se termina en apothéose.

Le J.A.S.K. organisait régulièrement des activités culturelles passionnantes dont il me reste des souvenirs précis. Les films soviétiques soulevaient beaucoup d'intérêt. Un de ces films, «Le Cirque» montrait combien les Noirs et leurs enfants sont traqués aux États-Unis alors qu'en Union Soviétique, des gens de toutes nationalités prenaient en charge tour à tour un enfant noir. Une chanson du film célébrait l'égalité entre les nations.

Un autre film soviétique, «Le professeur Mamelock», avait pour sujet la vie d'un médecin juif allemand sous le nazisme. Tant qu'elles avaient besoin de ses services, les autorités nazies le traitaient bien et quand elles n'en ont plus eu besoin, elles l'ont rejeté et obligé à porter l'insigne des Juifs.

Le plus amusant, c'est qu'en sortant du cinéma, nous étions furieux que le film n'ait duré qu'une demi-heure; en réalité, il s'était prolongé durant deux heures et demie.

Grâce à ces films, nous avons une idée des efforts fournis par les communistes d'Union Soviétique pour aider la classe travailleuse à éliminer tout racisme. Il est compréhensible que l'exemple de ce pays nous renforçait dans nos convictions.

Pendant les vacances, nous campions dans des tentes que nous avons fabriquées nous-mêmes avec des tubes pour fils électriques et des draps de lit enduits de paraffine. Nous allions en Ardenne, à Anhée, en 1936; à Anseremme, en 1937; à Bonnerue en 1938 et à Tilff, près de Liège, en 1939. Le dernier camp s'est tenu peu avant la déclaration de guerre de l'Angleterre et de la France à l'Allemagne.

Dans mes activités au J.A.S.K., j'ai appris à avoir confiance dans les jeunes qui m'entouraient. Quand des activistes se trompaient, il me semblait préférable de les convaincre que de les écarter. Devenu Commandant des Partisans Armés, j'ai toujours suivi cette ligne de conduite envers ceux qui commettaient des erreurs.

Ma confiance dans les jeunes du J.A.S.K. fut mise à l'épreuve pendant la période où la lutte contre le trotskisme fut au premier plan. Je n'ai jamais été un défenseur de Trotski, mais je me suis insurgé contre le sectarisme qui prenait prétexte du «trotskisme» pour écarter de bons éléments. Lorsque les procès de Moscou ont débuté nous avons demandé, par lettre, des explications au médecin dont les conférences nous avaient tant plu et qui était parti combattre en Espagne. Au cours de ses exposés, il nous avait

---

<sup>1</sup> Joseph Altbaum fut envoyé au camp de Breendonk pendant la guerre. Son frère Isaac, également emprisonné, fut contraint par les nazis à se noyer sous ses yeux sans qu'il puisse le sauver.

enseigné que dans un pays socialiste chaque être humain est récupéré par la rééducation et l'instruction pour être ensuite réintégré dans la société. À notre avis, les condamnations à mort ne se justifiaient pas.

Mais il nous fut répondu lapidairement que le médecin était accusé de déviation trotskiste<sup>2</sup>. Cette manie de distribuer des étiquettes à la légère atteignit également certains responsables communistes d'Anvers. Comme les cotisations ne suffisaient pas à remplir les caisses du J.A.S.K., certains membres ont proposé d'organiser des soirées dansantes. Un groupe de jeunes s'opposa à cette initiative parce que, prétendaient-ils, tous les voyous de la ville viendraient y provoquer des bagarres et terniraient encore plus notre réputation déjà mauvaise à cause de nos liens avec le communisme. Nous avons rétorqué que notre rôle était de les éduquer, de les corriger. Malheureusement, un de nos responsables, Jacques Censor, accusa bientôt de «trotskistes» et de «déviationnistes» le groupe de jeunes.

De telles accusations me rebutaient. Vis-à-vis de jeunes de dix-sept ans environ, il suffit d'arguments clairs pour les convaincre progressivement. Manquer d'argument, c'est étaler sa propre faiblesse, se mettre en tort plus gravement.

Le groupe de jeunes se scinda, créa sa propre organisation et tint des conférences. Mais, pendant la guerre, devenu membre du comité, j'ai pris la responsabilité de les récupérer. La plupart d'entre eux devinrent ensuite des dirigeants et des activistes dans le Parti et dans la Résistance.

### 3. LA MARCHÉ VERS LA GUERRE

Mes études se déroulaient mal et mes parents ont souhaité que j'apprenne un métier artisanal. Dans le milieu juif, l'artisanat est une vieille tradition. Mes parents s'imaginaient que les «indépendants» ont plus de liberté et plus de facilités que les ouvriers. Ils auraient voulu que je devienne tailleur de diamants, profession traditionnelle chez les Juifs religieux. Mais faute de mieux, ma mère fit revenir mon frère à Anvers pour travailler dans un laboratoire de prothèses dentaires, afin de faciliter mon engagement comme apprenti mécanicien dentiste. Szmul habitait alors Charleroi. Il vint loger à Bruxelles pour diminuer le trajet jusqu'à son lieu de travail. Rapidement, il entra en contact avec le Parti Communiste de la capitale.

Pour nous, jeunes étrangers, les ennuis commençaient lorsque, à quatorze ans, nous quittions l'école pour chercher une place d'apprenti. Si de 1926 à 1934, les étrangers avaient presque les mêmes droits que les Belges, les contraintes envers eux s'accrurent avec l'aggravation de la crise économique. Dès 1935, une décision du gouvernement à participation socialiste obligea tous les étrangers à posséder une carte jaune même s'ils étaient domiciliés en Belgique depuis plus de dix ans. Le permis de travail était aussi instauré. Tout patron qui engageait un étranger était confronté à une énorme paperasserie à une époque où les chômeurs abondaient. La plupart nous écartaient et nous étions pratiquement obligés de demeurer dans le ghetto juif, de rester à l'écart des masses belges pour travailler. Les dirigeants du pays promulguèrent encore d'autres mesures discriminatoires à l'égard des étrangers. En 1936, les Belges reçurent un masque à gaz; les étrangers, non. Mon père hésita alors à s'installer dans le quartier juif tellement il craignait l'isolement annonciateur des pogroms.

En 1938-1939, la majorité des réfugiés allemands furent accueillis à Merksplas dans une espèce de camp d'internement ressemblant fort à une prison. J'eus l'occasion de m'en approcher lorsque nos responsables du J.A.S.K. prirent la bonne initiative d'organiser une rencontre de football avec les «détenus». Le dimanche après-midi, dès que nous franchîmes le seuil du camp, les détenus nous entourèrent en réclamant des pièces de cinquante centimes. Que voulaient-ils en faire? Notre curiosité fut rapidement satisfaite: ils achetaient du pain d'épices dur comme du caoutchouc qu'ils mastiquaient longuement avec plaisir. Après le match de football, ils donnèrent une représentation théâtrale. Les gardiens, assis parmi nous, nous ont expliqué que chaque dimanche de semblables distractions étaient organisées.

---

<sup>2</sup> J'ai appris qu'il avait séjourné en Angleterre et qu'il était en fait marxiste-léniniste.

L'époque des «mariages blancs» commença parce que les détenus avaient l'autorisation de quitter le camp s'ils épousaient une personne possédant un emploi et une résidence stables. Les étrangers victimes du fascisme et les autres éprouvaient nombre de difficultés à se faire accepter dans notre pays!

D'autre part, les nouvelles de la guerre d'Espagne n'étaient guère réjouissantes. Nos meilleurs éléments, des militants pleins d'ardeurs – presque tout notre cadre – tombèrent au combat. Nous qui étions restés en Belgique manquions d'expérience puisque nous n'avions connu ni la clandestinité ni les prisons de Pologne ou d'ailleurs. Un apprentissage se faisait sur le tas.

En 1939, je fus admis au Parti Communiste.

Mes premiers pas dans le Parti ne me laissèrent pas une forte impression. Il me fut enseigné que la Commune de Paris avait échoué par manque de programme juste; le Parti me faisait un peu le même effet. Par exemple, pour propager l'athéisme, nous chaulions des mots d'ordre antireligieux, des faucilles, des marteaux... sur les synagogues. Ou encore, un jour que le rabbin tenait un discours sur l'actualité, nous avons lâché des pigeons pour troubler la séance. De telles activités étaient sectaires, infantiles.

Je diffusais aussi les journaux hebdomadaires du Parti en néerlandais et j'étais passionné par cette tâche à cause des risques qu'elle comportait. Il ne faut pas oublier qu'il était (est) interdit à tout étranger d'avoir une activité politique. C'est donc avec une grande discrétion que je me rendais chez les acheteurs du journal. Mais j'estimais son contenu insuffisant. Ainsi, les fascistes étaient souvent violemment insultés sans explications, avec des slogans semblables à ceux qu'ils utilisaient contre nous. Pour l'anniversaire de Staline, on ne trouvait pas de récits sur son activité, sur sa vie quotidienne, sur les réussites et les difficultés de la révolution, mais des louanges sans fin. Tant de travail pour élaborer et diffuser le journal ne méritait pas un tel sort.

À la première réunion de cellule à laquelle j'assistai, j'ai posé cette question à notre responsable, Joseph Feld: «Pourquoi le journal fait-il une telle propagande sur Staline?». Il me répondit qu'en URSS, le peuple aimait Staline et l'encensait spontanément. Mais rétorquai-je: «Ici nous sommes en Belgique!» Après la réunion, me prenant à part, Feld me reprocha: «Comment peux-tu poser une question pareille?»

Aux conférences et autres activités culturelles, certains faits politiques étaient expliqués, mais nous manquions d'analyse, de vue profonde; nous réagissions surtout sentimentalement.

Bientôt, l'Allemagne décréta l'Anschluss (l'occupation de l'Autriche) et envahit la Tchécoslovaquie. Nous nous précipitions vers la guerre.

Nous discutons beaucoup de la situation de l'Allemagne. À une de nos réunions, un responsable nous harangua, nous appela à être plus actifs. Que ferions-nous, demanda-t-il, si l'armée d'Hitler envahissait la Belgique, les Pays-Bas, toute l'Europe? Maintenant, les antifascistes allemands trouvent encore refuge chez nous, mais nous, où irions-nous nous réfugier lors d'une occupation de notre territoire? À tout prix, la lutte contre l'hitlérisme devait s'intensifier! J'entends encore ces paroles; elles étaient justes, mais comment faire!

En août 1939, le pacte germano-soviétique fut signé. Il fut ressenti désagréablement dans le milieu juif. Nous expliquions les raisons de la conclusion de ce pacte, mais il n'était pas facile de les faire admettre par des gens vivant dans l'angoisse et espérant l'aide de l'Union Soviétique. Nous comprenions la nécessité de ce pacte pour empêcher le front des grandes puissances capitalistes contre l'URSS et pour jeter ainsi les fondements de la coalition antifasciste. Malgré tout, les gens restaient déçus.

Le temps passa et vint la guerre contre la Pologne; l'Union Soviétique envahit la moitié de ce pays après que l'Allemagne l'eut vaincu. Nous étions persuadés que les Soviétiques ne trahissaient pas et nous avons poursuivi notre travail d'explication et d'organisation sans faiblir.

# CHAPITRE II: La guerre et la Résistance

## 1. L'ÉVACUATION VERS LA FRANCE

Lorsque les troupes hitlériennes envahirent la Belgique, je mis deux jours entiers à brûler, au club, tous les papiers, cartes d'affiliation, fiches de renseignements compromettants pour les camarades.

Entre-temps, tous les jeunes, même les étrangers, reçurent l'ordre de se rendre à Roulers en train. Sur la grand-place de la ville, les autorités nous enjoignirent de poursuivre jusqu'à Ypres. Nous avons dormi dans des granges que nous avons dénichées et le lendemain, nous étions dirigés vers la France. À la frontière, les étrangers furent bloqués un jour ou deux avant de recevoir l'autorisation de la franchir. Une fois toutes ces formalités accomplies, je partis à pied vers le nord de la France. Je fus recueilli par une voiture. À plusieurs reprises, des gens nous ont demandé des nouvelles de Namur. J'en compris la raison en constatant que la voiture portait l'inscription «Pompiers de Namur». Mes pompiers entrèrent directement à la caserne de Rouen et j'en fus très vite expulsé.

Au Consulat belge de la ville, un avis affiché renseignait l'adresse d'un camp d'accueil international. Je m'y rendis et y retrouvai des amis du J.A.S.K. qui m'apprirent que les Roumains du club étaient prisonniers à cause de l'alliance de leur pays avec l'Allemagne.

Nous avons entrepris diverses démarches pour entrer dans l'armée belge, mais en vain.

Personne ne souhaitait notre participation aux combats; nous étions des étrangers, donc suspects, bien que toute notre jeunesse ait eu Anvers pour cadre.

Comme les Allemands se rapprochaient de la ville, nous fûmes évacués quelques jours plus tard en train vers le sud de la France. Sur place, nous fûmes dispersés dans plusieurs villages. Je logeai à Ségur.

Au début, je ne parvenais pas à me faire accepter par les jeunes de l'endroit; jusqu'au moment où j'ai fréquenté les cafés et adopté le même mode de vie qu'eux.

Au bout d'un certain temps, il fallut trouver un moyen pour gagner de l'argent. Un après l'autre, nous nous sommes introduits chez les paysans pour leur offrir nos services. Je fus engagé comme journalier à une heure de marche de ma commune. Cela dura un mois.

Un soir, un émissaire vint m'avertir que nous allions être rapatriés. Je fus surpris qu'il se soit déplacé d'aussi loin pour me joindre. En effet, il habitait à une heure de marche de Ségur. Mais, sur le moment, aucune explication ne me vint à l'esprit. À l'heure prévue, j'étais présent au point de rassemblement, à Lessac. Nous embarquâmes dans un train mais, à mon étonnement, ma place se trouvait dans un compartiment occupé par un groupe de Liégeois et non parmi mes compagnons. Que s'était-il passé? Un des Liégeois, un professeur que j'avais aperçu furtivement à Ségur, m'avait pris sous sa protection lorsqu'il constata que je portais un nom juif. C'est lui qui m'avait envoyé l'émissaire et qui avait pris des dispositions pour qu'on ignorât mon identité véritable. En ce début de guerre, il accomplissait déjà un acte exemplaire!

Je suis ainsi rentré en Belgique où ma famille et tous les camarades étaient dispersés. Je me suis rendu à Anvers.

Quand la guerre éclata, Michel et son ami Zuckerman se présentèrent à l'armée belge pour y être engagés. Mal leur en prit. Ils furent écroués et évacués par wagon blindé dans le sud de la France au camp de Saint-Cyprien. Mes parents et ma soeur se sont installés à Bruxelles chez mon frère.

Michel s'évada de Saint-Cyprien avec Edgard Lalmand, dirigeant du Parti, et revint à Anvers où Blima et mes parents le rejoignirent.

La famille était à nouveau réunie, mais pour combien de temps?



## 2. ACTIVITÉS ANTIFASCISTES À ANVERS ET AU LIMBOURG

Peu à peu, les jeunes reprenaient leur poste à Anvers. Les scissionnistes du J.A.S.K. furent réintégrés à cette époque.

Comme notre club ouvrier était interdit et que nous voulions garder des liens avec la masse des jeunes, nous avons adhéré en bloc au club sportif du Maccabi resté légal. Helfgott et Simon entrèrent dans le comité de gymnastique, Moid et moi dans le comité du tennis de table et Schwartz dans le comité des échecs.

Dans le cadre des activités du Maccabi, j'ai organisé un tournoi de handball avec les organisations sionistes dont j'avais réuni les responsables auparavant pour mettre au point les modalités de la compétition. Ceux-ci n'ignoraient pas ma double appartenance. En effet, je participais aussi aux réunions du Parti avec, si je me souviens bien, Dov Liebermann, Dolly Gunzig, sa femme et un quatrième dont j'ai oublié le nom. Entre autres décisions prises, nous avons accepté le ralliement de plusieurs jeunes provenant d'une organisation sioniste et représentés par Joseph Pucacz. Dans ce groupe, un ami d'enfance, Hamek W. fut étonné de me rencontrer chez les communistes alors qu'il m'avait connu pieux. Jacob Glaz et d'autres furent ainsi incorporés dans l'activité du Maccabi. Sam Weistreight nous a aussi rejoints.

Devant notre intense travail clandestin, diffusion de journaux, distribution de pamphlets... les dirigeants du Maccabi prirent peur et nous exclurent bientôt de l'organisation. Cependant, nous avons encore utilisé leurs locaux pour des activités sportives.

Les autorités allemandes s'incrustaient dans tous les rouages de l'État et commencèrent à réprimer systématiquement les Juifs. Fin 40, les immigrés récents reçurent l'ordre de se rassembler à la gare centrale d'Anvers pour être placés en résidence surveillée au Limbourg.

Les responsables du Parti, pris de court, nous conseillèrent de «suivre les masses». Mon frère et moi, avons consulté Lalmand qui défendit le même point de vue. À mon avis, il aurait mieux valu organiser le passage complet dans la clandestinité parce que nous nous livrions pieds et poings liés aux nazis dont nous n'ignorions pas la bestialité. Le 2 janvier 1941, de nombreux immigrés débarquèrent à Bilzen et furent répartis en plusieurs groupes hébergés dans la région.

J'étais encore présent à la réunion du comité du Parti qui établit la tactique des communistes au Limbourg et à celle qui vérifia si chacun était bien à sa place. Les membres du Parti, envoyés en mission, prirent contact avec les immigrés pour former dans chaque commune des comités qu'ils dirigeaient. Michel en était responsable à Bilzen; les autres à Beringen, Herk de Stad, Zolder, etc.

Les déportés logeaient dans des maisons privées sous la surveillance du bourgmestre de la commune et sous le contrôle de la gendarmerie belge et des Allemands. Ils ne recevaient que le strict minimum pour survivre. Il est compréhensible que certains aient cherché des moyens peu recommandables pour subsister. Mais beaucoup firent l'apprentissage de la vie en commun et de l'organisation.

Je visitais régulièrement mon beau-frère Michel pour lui apporter de la nourriture et en même temps j'établissais quelques liaisons avec les résidents juifs.

Le jour où l'Allemagne nazie déclencha son attaque éclair contre l'Union Soviétique, je me rendais en vélo à Bilzen et dès mon arrivée, plusieurs personnes demandèrent mon avis. Ma réponse fut brève: «Puisque l'Allemagne a pris l'initiative d'ouvrir les hostilités, son offensive réussira pendant un temps, mais après, il faudra voir».

Michel me demanda de passer par Zolder pour contacter Frieda Buchalter, réfugiée d'Allemagne et ancienne combattante d'Espagne, très dévouée à notre cause. Elle accomplissait un travail formidable qui entraîna de nombreux jeunes de son camp à rejoindre le combat. Parmi ces jeunes, Sura, dont j'avais fait la connaissance et que j'épouserai. Elle avait émigré légalement de Tchécoslovaquie en déclarant avoir un engagement de «bonne» en Belgique. En réalité, son intention était d'habiter chez sa soeur aînée et son oncle à Anvers pour apprendre un métier. Mais la misère était telle qu'elle dut faire les ménages contre son gré.

Puis les camps furent dissous et les déportés rentrèrent chez eux.

Peu après leur retour, les Juifs commencèrent à être pourchassés par les fascistes.

Les SS flamands organisèrent un premier pogrom dans le quartier juif d'Anvers le lundi 14 avril 1941 à midi. Les magasins furent pillés, même ceux dont les volets et les portes étaient solidement fermés; deux synagogues furent incendiées. Tout fut saccagé et de nombreux biens furent jetés dans la rue. Alertée, la population anversoise se rendit sur les lieux et exprima son mépris envers les lâches voyous fascistes.

Mais les provocations ne cessèrent pas. Trois jours plus tard, des bandes fascistes déferlèrent dans le quartier juif pour battre les gens. Des jeunes socialistes nous aidèrent à chasser les intrus et, en représailles, le couvre-feu fut instauré à 19 heures pour toute la population d'Anvers. Après sa levée, il fut maintenu pour les Juifs. La Feldgendarmarie circulait dans les rues après l'heure du couvre-feu et jetait en prison ceux qui s'attardaient sur la voie publique.

Pendant quelques semaines, je travaillai à Bruxelles. À Anvers, les jeunes Juifs furent regroupés avec les jeunes Belges dans la «Revolutionaire Volkjeugd» (Jeunesse populaire révolutionnaire). Max Ascheim, mon bras droit au J.A.S.K., devint membre du comité dirigeant et me communiqua les instructions lorsque je retravaillai à Anvers.

## 3. MES DÉBUTS DANS LA RÉSISTANCE ARMÉE

### LES PREMIERS PAS

Mes premières véritables actions antifascistes se limitaient à des chaulages de mots d'ordre sur les murs et à des jets de tracts dans des concentrations de gens. Et déjà quelques aventures me préparaient inconsciemment à des actions bien plus audacieuses. Un soir, j'ai chaulé avec un seau percé qui laissait des traces blanches sur tout le parcours! Un autre soir, j'ai attendu la fin d'un film pour jeter des tracts au milieu des gens qui sortaient. L'heure venue, j'ai défait l'attache qui liait le paquet de tracts au porte-bagages du vélo, mais un coup de vent fit voler en l'air tous les tracts et les éparpilla. Lors d'un autre chaulage, le frère de Jacob Glaz, Isy, cria mon nom à l'approche d'un policier, risquant ainsi de me dénoncer!

La section juive du Parti, qui désirait porter des coups plus sévères à l'occupant, donna la directive d'empêcher la fabrication de vestes et de manteaux pour le front. Je désapprouvai de telles mesures qui privaient les Juifs de tout revenu et qui d'ailleurs ne seraient pas appliquées par ceux qui en grand nombre, travaillaient d'arrache-pied pour gagner peu. Mieux aurait valu donner la consigne de travailler un minimum<sup>3</sup> et de saboter les vêtements avec des produits chimiques qui les endommageraient rapidement. Par discipline, j'ai chaulé sur les murs des ateliers où le travail se poursuivait. Coup dans l'eau!

Néanmoins, de plus en plus de Juifs prenaient une part active à la lutte contre l'occupant. L'évasion du jeune Belge, Jef Palinck, qui avait été arrêté par la Gestapo et enfermé dans la prison d'Anvers suscita chez nous quelques initiatives heureuses.

Il fut, en effet, envoyé par le Parti vers la section juive. Il fut logé dans la maison des Finkelstein, propriétaires d'une entreprise de transport d'où partaient d'ailleurs nos équipes de chaulages. Quand j'ai aperçu les cheveux d'un blond éclatant de l'évadé, j'ai couru à toutes jambes chez le coiffeur Abraham Lipschitz. Je lui ai demandé de teindre ces cheveux trop voyants. Tout le monde se coupait ainsi en quatre pour le secourir.

La répression sur les Juifs s'alourdissait. Une loi promulguée par les Allemands stipula que tous les Juifs devaient se présenter à la maison communale pour recevoir un cachet sur leur carte d'identité. Le Parti, de nouveau surpris, nous conseilla de nous inscrire, de nous soumettre à la volonté des nazis.

---

<sup>3</sup> Directive donnée en tout cas à Bruxelles, m'a expliqué Jacob (Albin).

Même un de mes amis clandestins, Abraham Fischel, me pria d'imprimer sur sa carte d'identité un sceau avec le mot «jood» (juif).

Heureusement, l'inexpérience et l'inconscience n'ont pas tardé à disparaître devant la brutalité nazie.

Une tendance favorable au déclenchement de la lutte armée apparaissait dans divers milieux et prenait consistance. J'avais remarqué que mon frère, à Bruxelles, était de ceux qui encourageaient le Parti à entrer dans cette voie. Il me rallia à son opinion, et dans mon entourage à Anvers, j'ai propagé l'idée que le temps était venu de lutter les armes à la main.

Avec d'autres camarades, j'ai insisté et enfin, les premiers pas furent franchis à Anvers. Max Ascheim m'a désigné pour former le premier groupe de partisans juifs anversoïis; je choisis comme compagnons Adi Rosenberg qui jusqu'alors était chargé, avec un groupe d'antifascistes allemands, de l'agitation antinazie parmi les militaires allemands, et Isy Glaz<sup>4</sup> avec qui j'avais chaulé et dont j'avais apprécié le courage.

Mais il fallait regarder la situation bien en face. Comme nous n'avions pas été admis dans l'armée belge, nous ignorions tout du maniement des armes et des explosifs. Nous ignorions aussi l'emplacement des camps allemands... Au début, nous nous sommes limités à observer, à épier les Allemands plutôt que de nous lancer dans l'action.

En ces débuts d'une riposte sérieuse à l'occupant, je fus désagréablement frappé par l'attitude des organisations sionistes. Je les avais fréquentées depuis mon jeune âge, j'avais connu beaucoup de membres qui avaient gagné mon estime et à l'occasion de manifestations sportives, j'en avais rencontré encore bien d'autres. Hormis les communistes et leurs sympathisants, toute la vie sociale juive se concentra à Anvers autour d'institutions légales: les «Synagogues», les «Communautés» et «Centrale» qui étaient chapeautées par l'A.J.B.<sup>5</sup>. Aucune des organisations sionistes, pourtant bien structurées, comprenant des jeunes très actifs, ne mit sur pied des groupes de combat contre le fascisme. J'en fus déçu et ma confiance dans les communistes s'accrût d'autant.

Seuls, trois membres du Misraki (religieux modernes) m'avaient prié de les introduire dans la résistance, mais j'avais dû remettre leur ralliement à plus tard. Ceci atteste en même temps de l'impréparation des communistes. Si ceux-ci se comportèrent mieux que les autres tendances, il ne faut pas non plus les idéaliser. La structure clandestine était loin d'être bien formée.

Le temps passait... Un jour, Joseph Feld qui était toujours responsable de la section juive du Parti<sup>6</sup> me confia l'accomplissement d'une première action à main armée: prendre de l'argent chez un homme riche. Avec l'argent, on achèterait les armes indispensables pour chasser les fascistes, me confia-t-il.

Armés d'une matraque et d'un revolver 6,35 mm sans balle, nous nous sommes introduits tous les trois chez un gros commerçant. Dans notre esprit, le propriétaire d'une maison était déjà un richard. Entre un petit propriétaire et un propriétaire de plusieurs dizaines de maisons, nous n'établissions aucune distinction. Nous avons patienté assez longtemps, mais personne n'est venu. À la deuxième tentative, nous sommes tombés sur le diamantaire et je l'ai tenu en respect avec le revolver sans balle; nous avons réquisitionné environ vingt mille francs. Quoiqu'il en soit, notre coup avait réussi et la somme fut remise intégralement au Parti. Mais quelques jours plus tard, Feld m'annonça que nous avions laissé des empreintes et il nous intima l'ordre de quitter Anvers au plus tôt.

## LA DÉSORGANISATION

Nous nous sommes installés à Bruxelles dans un appartement clandestin situé dans le quartier juif. Dans le Parti régnaient un certain désarroi, une certaine hésitation. Finalement, on nous conseilla de nous faire embaucher dans une usine du Hainaut pour nous soustraire aux arrestations. Presque tous les

---

<sup>4</sup> Il faisait partie d'un groupe qui avait quitté une organisation sioniste pour nous rejoindre au Maccabi. Il prit le pseudonyme d'«Émile».

<sup>5</sup> Association des Juifs en Belgique.

<sup>6</sup> Feld était secrétaire du MOI (Main d'oeuvre immigrée PCB) d'Anvers.

communistes et sympathisants juifs d'Anvers se sont ainsi rendus à Charleroi où le comité du Parti, très efficace, les plaçait dans des entreprises grâce à des complicités au sein de l'Office du Travail.

Par prudence, nous trois, Adi, Émile et moi, sommes demeurés à Bruxelles. Je suis parti en train jusque Charleroi pour contacter le comité du Parti, mais celui-ci craignait que nous soyons filés et il se contenta de nous fournir une aide financière. Déçu, j'ai annoncé la nouvelle à mes deux compagnons; personne ne savait plus ce qu'il convenait de faire. Émile me suppliait de rejoindre les autres camarades à Charleroi et de travailler à l'usine pour coopérer avec les ouvriers belges.

À Anvers, les choses n'évoluaient pas très bien. Les dirigeants de la Jeunesse Communiste étaient entrés dans la clandestinité, mais non les membres de la base pourtant recherchés également par les nazis. Deux des dirigeants, Alex et Paul mangeaient et dormaient souvent chez Sura dont le logement était considéré comme une planque. Alex fut arrêté et il dénonça plusieurs dizaines de membres qu'il avait «cueillis» dans leurs habitations légales. Par exception, Sura ne fut pas inquiétée. Peut-être est-ce le remords d'Alex qui l'a sauvée?

Le jour des arrestations, nous étions invités chez une amie qui travaillait comme servante. En arrivant à proximité de la maison, nous avons aperçu un jeune homme qui attendait sa fiancée. Nous avons monté l'escalier ensemble, mais voilà que des cris se font entendre. Nous nous sommes approchés de la porte d'où parvenait le bruit et nous avons reconnu la voix des Allemands. Aussitôt, nous avons dévalé les marches quatre à quatre et nous avons débouché dans la rue. Une voiture suspecte y stationnait. Émile nous dit, avec raison: «Il y a quelque chose de louche». Le jeune David Susskind était également parmi nous et je lui ai demandé de vérifier la plaque de la voiture qui était immatriculée en Belgique.

Une fenêtre du haut s'ouvrit brutalement et, à nouveau, des cris nous parvinrent. Peu après, une autre voiture s'approcha: les passagers, des nazis, en sortirent et montèrent l'escalier à leur tour. Ils sont tous redescendus en emmenant notre camarade Charlie, dénoncé aussi sans doute par Alex. Heureusement, les Allemands ne profitèrent pas de notre imprudence; ils passèrent à côté de nous sans prêter attention. La Gestapo n'était pas encore bien rodée, comme nous d'ailleurs.

Le 20 janvier 1942, un des jeunes du J.A.S.K., Zoltan Simon fut arrêté et transféré à la prison de Louvain. Un peu plus tard, Rik Szyffer, un ancien du J.A.S.K. aussi, subit le même sort<sup>7</sup>.

## 4. ÉCOLAGE DANS LA RÉSISTANCE ARMÉE.

### ENTRÉE DANS LA RÉSISTANCE DE BRUXELLES

Cédant à l'insistance d'Émile, nous avons déplacé nos pénates à Charleroi dans un appartement que nous avons découvert nous-mêmes selon notre habitude.

Le Comité du Parti nous procura du travail dans une fabrique de faïence à Houdeng-Goegnies. J'ai envoyé Adi chercher des couvertures à Anvers. Dès sa descente du train, il fut pris, le 23 juin 1942, et fut emprisonné jusqu'à la fin de la guerre.

Bientôt, les Allemands déportèrent des ouvriers dans le sud de la France; même ceux qui étaient occupés dans la fabrication d'armes ou dans toute autre production pour l'armée allemande étaient

---

<sup>7</sup> Le 15 février 1943, tous deux réussirent à s'évader. Rik Szyffer se mit à la disposition du Parti et Zoltan Simon rejoignit les rangs de la résistance armée. Mais la section de Bruxelles se méfiait de lui parce qu'une évasion en temps de guerre lui paraissait rocambolesque. Pourtant Simon était des nôtres. Comment communiquer à nos responsables notre confiance en lui? Il fallut longtemps pour les convaincre de l'accepter. Or, le jour même où il fut admis, il fut confondu avec son cousin dont il avait emprunté le nom, arrêté comme Juif et mis à Malines. Il tenta encore vainement de s'enfuir et fut déporté dans le terrible camp d'Auschwitz. Malgré ce malheur, il s'évada encore et en cours de route, il écrivit qu'il prenait congé et se dirigeait vers la Yougoslavie. À mon avis, il nous signifiait qu'il espérait participer à la résistance yougoslave. Par après, nous avons perdu toute trace de lui.

menacés de déportation. Il était temps pour nous de changer d'air. Comme le Parti s'organisait de mieux en mieux, il nous abrita dans différentes chambres. Je me suis trouvé en compagnie de quelques membres plus âgés du Parti avec interdiction de quitter l'endroit sous aucun prétexte.

Mais cette claustration ne pouvait durer éternellement. Nous aspirions à nous battre. Pour circuler dans la rue, il fallait des fausses cartes d'identité. Émile et moi en possédions déjà une. Comme nous savions que notre départ de l'usine était imminent, nous avons demandé les cartes d'identité de deux jeunes ouvriers belges qui nous les avaient cédées sans difficulté et nous les avons falsifiées. Le problème se posait donc pour les compagnons de chambrée qui en étaient dépourvus. Une idée m'est venue. Dans le sud de la France, je m'étais lié d'amitié avec des employés des maisons communales de Liège et de Seraing. Il suffisait de s'adresser à eux pour obtenir des cartes d'identité vierges. Je me suis désigné pour remplir cette mission et j'en ai profité pour recontacter Émile afin de l'envoyer à Bruxelles soumettre nos demandes d'adhésion à la Résistance, par l'intermédiaire de mon frère.

À Liège, mes jeunes amis m'ont fourni les cartes d'identité indispensables que j'ai ensuite ramenées à Charleroi.

Émile de son côté me fit savoir que mon frère nous attendait à Bruxelles pour nous introduire dans la Résistance.

Avant de décrire nos premières actions, un mot encore de l'épisode de Charleroi.

Les jeunes d'Anvers réfugiés à Charleroi s'engagèrent dans la résistance en ordre dispersé. Ainsi, Émile insista pour qu'on recrute Dolf Jurysta en qui il avait confiance. C'est avec empressement que je suis allé le chercher à Charleroi. Mais comment trouver son logement clandestin? Je visitais les anciennes habitations et je questionnais les locataires. Je finis par tomber sur Istinne qui semblait m'attendre, car immédiatement il me demanda si je cherchais Dolf. Il me communiqua son adresse et Dolf m'accompagna à Bruxelles sans aucune hésitation. D'autres jeunes, comme Helfgott et Schive, réorganisèrent la résistance anversoise à leur retour de Charleroi et se battirent héroïquement. Hamek W., lui, est entré dans la Résistance à Charleroi même.

## ACTIONS CONTRE LES FASCISTES BELGES

Nous n'avions pour seul bagage que la prise d'argent à Anvers, alors que les résistants de Bruxelles étaient expérimentés dans le sabotage. C'est logiquement que mon frère fut désigné chef de détachement avec Émile et moi, sous ses ordres.

Mon but, en entrant dans la Résistance, était de chasser les Allemands du pays et après la libération, d'appliquer le programme du Parti pour obtenir le socialisme.

Toutefois, la plupart des partisans étaient des patriotes et non des communistes. Je me rappelle Sim Finkelstein. À ma première question: «Pourquoi viens-tu chez nous?», il a répondu franchement qu'il voulait combattre les fascistes.

Georges Livschitz entré dans la Résistance en même temps que moi prononça ces seules paroles à propos de son ralliement: «Je n'ai pas de convictions communistes, je viens seulement lutter contre les barbares allemands». Il devint un spécialiste pour ouvrir les portes les plus récalcitrantes.

La Résistance armée regroupait des combattants de tous bords, poussés par différents mobiles, mais tous étaient unis sur un point: vaincre le fascisme.

Les Partisans Armés avaient une structure qui s'affirma au cours du temps et dont je donne ici le schéma idéal, valable pour la période d'expansion de la Résistance:

- le détachement comprenait trois hommes (un chef de détachement et deux partisans);
- la compagnie, était formée de quatre détachements, dirigée, par un commandant et possédait un courrier chargé du service social, des armes, etc. et du deuxième repêchage (le repêchage est un second rendez-vous fixé à l'avance au cas où le rendez-vous normal échoue); les échelons supérieurs avaient la même structure;
- le bataillon était formé de trois compagnies, dirigé par un commandant et possédait un courrier;
- le corps comprenait les bataillons d'une région; le commandant de corps avait aussi un courrier;
- le secteur comprenait plusieurs corps et il était sous la direction de l'État-Major national.

Le commandant de compagnie, par exemple, avait des rendez-vous avec le commandant de bataillon et les chefs de détachement. Le chef de détachement rencontrait souvent ses hommes parce qu'il y avait généralement une et parfois deux actions par semaine. Dans certains cas, les courriers allaient aux rendez-vous à la place de commandants.

Il fallut d'abord s'habituer à la vie quotidienne d'un résistant actif. Mon frère me remit un revolver et quatorze balles, dont j'appris le maniement et l'entretien. Un appartement clandestin, dans la rue Victor Hugo, fut loué pour Émile et son frère Jacob Glaz, Sura qui nous rejoignit à Bruxelles et moi.

Pour égarer les soupçons des Allemands, nous portions des faux prénoms qui sont devenus tellement familiers qu'ils sont encore utilisés aujourd'hui. Jacob Glaz s'appelait Alex, Sura est devenue Louise, mon frère Jules et moi Marcel.

Pendant la journée, je travaillais la fourrure dans un atelier, comme tout homme sans reproche. Extérieurement, nous vivions comme le commun des mortels. Mais l'inquiétude, la peur de l'arrestation nous tenaillaient en permanence.

Peu après notre installation à Bruxelles, on sonna vers 9 heures du soir. Nous avons ouvert la fenêtre et en bas, deux hommes nous faisaient signe de descendre leur ouvrir la porte. Subitement, nous avons pensé à la Gestapo ou à toute autre police. Ni Émile ni Alex ne se décidait. Je pris mon revolver et le mis dans la poche du revers de mon veston et, mal à l'aise, je me dirigeai vers la porte. Les deux hommes se plaignirent de l'obscurité et exprimèrent le désir de monter dans l'appartement pour mieux s'expliquer. Je m'y suis opposé avec force, j'ai fermé poliment la porte et suis remonté à l'appartement. Émile et Alex s'étaient cachés à un autre étage, laissant Sura seule! Le soir même, nous logions ailleurs et c'est seulement deux jours plus tard que nous osions rentrer chez nous. Après réflexion, nous avons supposé que nous avions eu affaire à deux agents d'assurances faisant des heures supplémentaires.

Nos coups visaient les fascistes belges qui étaient détestés par la population et qui avaient l'avantage d'être plus accessibles que les Allemands. Au début, nous nous contentions de faire sauter les maisons privées des fascistes ou les bâtiments officiels.

Ma première action fut de déposer des explosifs contre un bureau de recrutement forcé d'ouvriers au coin de l'avenue des Arts et de la rue Belliard. Elle réussit aisément; elle fut la première d'une longue série.

Un nouveau membre nous fut présenté: Finkelstein, le père d'amis d'Anvers. Si ma mémoire est fidèle, nous comptions l'initier à la lutte armée en plaçant un explosif chez un collaborateur, place Jourdan. Finkelstein avait pour tâche d'assurer la couverture avec moi. Chaque résistant qui débutait faisait d'abord la couverture c'est-à-dire surveillait les alentours pour donner l'alerte en cas de danger et protégeait, avec les armes, la retraite des partisans. Après, le nouveau résistant dynamitait les maisons avec un résistant chevronné et enfin, il plaçait lui-même les bombes.

Quand l'explosion eut retenti, Finkelstein se faufila et il disparut je ne sais comment. Nous l'avons recherché. Nous sommes repassés près du lieu de l'explosion; il avait disparu. Au rendez-vous de repêchage, il reconnut avoir eu peur; il est regrettable qu'il se soit caché, mais plus tard, il s'est racheté. Il fallait un fameux sang-froid pour réussir nos actions.

Sang-froid ne signifie pas insouciance ou témérité. Cela s'acquiert avec de la volonté et de, l'expérience. Mon beau-frère Michel qui habitait avec Blima à Bruxelles, rue Van Schoor, avait rejoint les Partisans Armés en même temps que Robert Raemakers dit Roc, lui-même accompagné d'un homme que nous appellerons René. Ce René n'avait pas froid aux yeux et pendant les actions, il parcourait les rues en chantant et en criant à tue-tête. Malgré ses grands airs, ce «héros» était un dénonciateur qui a fait arrêter Roc et d'autres. À l'autre extrême, mes parents qui n'avaient pas de prétention révolutionnaire, qui étaient des gens simples, méritaient bien plus le respect. Ils se souciaient de nous avec compréhension. Et pourtant, ils y laisseront leur vie. Lorsque la situation des Juifs à Anvers devint intenable, mes parents ont déménagé à Bruxelles, en face du club sportif «l'Union Saint-Gilloise». Je rencontrai un jour ma mère par hasard, elle me questionna anxieusement pour savoir si je rentrais à Anvers et elle ajouta: «Va où tu veux, mais pas là». Elle me mettait en garde. L'inexpérience dans la lutte armée pesait lourdement sur nous d'autant plus que notre peuple était, par tradition, pacifique et ne se prêtait guère à l'instruction de l'art militaire. Un jour, nous avons placé une bombe devant un café, place de Helmet à Schaerbeek. Normalement, elle devait exploser vingt minutes plus tard. Une demi-

heure s'écoula, toujours rien. J'étais inquiet et n'y tenant plus, j'allai vérifier le mécanisme. J'arrive à dix mètres de la bombe et voilà qu'elle explose. Un liquide me coule sur le visage. Nous quittons l'endroit précipitamment et je me rends chez un médecin, Pohl, pour me faire désinfecter, plus de peur que de mal.

J'en profitai pour faire soigner une maladie désagréable qui datait déjà; elle était apparue d'abord chez Adi lorsque nous étions à Bruxelles, après le coup d'Anvers; il eut une éruption sur le corps et commença à se gratter. Après ce fut le tour d'Émile, d'Alex, de Sura et puis le mien. Le médecin consulté à l'époque diagnostiqua la gale et nous donna du soufre, produit rare pendant la guerre. Mon frère eut aussi l'idée de vider le soufre des balles, mais lorsque ce produit était appliqué en un endroit l'éruption se déplaçait. Le docteur Pohl regarda mes mains et ne vit rien. Je lui dis: «Non, Monsieur, c'est aux pieds et sur le corps». «Bon, répond-il, si je te donne un médicament, la gale voyagera; à l'hôpital St-Pierre, on vous fera des bains de soufre et vous en serez quittes». Ainsi fûmes-nous guéris de la gale.

Nous étions, d'autre part, fort soucieux d'obtenir l'approbation de la population.

Le système de bombes à retardement et des explosifs ne convenait pas bien parce que toute la rue en subissait les conséquences. Les fenêtres éclataient partout, des innocents étaient parfois blessés, les dégâts matériels dépassaient la seule maison visée, etc. Les habitants d'une rue n'avaient pas à souffrir de l'exécution des fascistes et un autre moyen fut trouvé: on entourait la bombe de sacs de sable pour qu'elle atteigne uniquement son objectif.

Fin 1942, notre détachement se spécialisa dans l'exécution par balles. Comme nous n'étions pas issus d'un milieu de tueurs, tirer sur un homme était une véritable épreuve. Ma première exécution par balle est encore fraîche dans mes souvenirs. C'était en 1942, le jour anniversaire de la Révolution d'octobre 1917. Sans exagérer, nous étions une dizaine à pénétrer dans la maison de la cible. À l'extérieur, de nombreux résistants assuraient la couverture. Je gardais la porte. Émile, Georges Livschitz, Bemci (un ancien combattant d'Espagne) et un quatrième ont entouré le fasciste pour l'abattre. Celui-ci les suppliait de le laisser en vie, au moins pour ses enfants. Émile leva son arme et appuya sur la gâchette, mais rien ne partit; alors Bemci tira un coup de feu qui tua le fasciste et on vida rapidement les lieux.

Toute la nuit, nous avons été préoccupés par cette exécution. Pour durcir notre caractère, nous sommes rappelés les souffrances subies par nos camarades tombés aux mains de la Gestapo. Le lendemain, en se retrouvant au bois pour l'entraînement, chacun a avoué avoir passé une nuit pénible et chacun a annoncé qu'il était prêt à poursuivre les exécutions. Nous étions convaincus que ce traitement infligé aux fascistes freinerait leur prolifération. Et les exécutions par balles se sont succédé.

À côté de réussites, quelques «ratés» soulignaient notre inexpérience. Parce que nous n'étions encore que de jeunes artisans en matière de guérilla. Ce qui nous caractérise durant cette période, c'est notre volonté de combat, notre courage face à l'ennemi. Toutefois, il subsistait beaucoup de faiblesses.

Un fasciste qui avait échappé à un attentat était soigné à l'hôpital St-Pierre. Le soir, Staumont dit Hector, Alexandre et Youra<sup>8</sup> Livschitz, Émile, mon frère et moi nous nous rendîmes à l'hôpital terminer l'action. Youra nous garantit qu'il nous ferait passer facilement pour des médecins et des infirmiers. Avec mon pull, je ne ressemblais pas exactement à un membre du personnel médical. Comme Youra semblait sûr de lui, j'ai marché dans la combine. Je portais sur moi une grosse pierre pour achever discrètement le blessé. Hélas, une infirmière a prétendu qu'il n'était plus soigné à l'hôpital et nous sommes repartis bredouilles. Sans doute, s'était-elle méfiée de nous et a-t-elle menti pour nous égarer.

Les actions réussies s'inscrivent de plus en plus dans la routine alors que les échecs ou les frayeurs marquent plus profondément notre mémoire.

Vers novembre 1942, nous avons reçu la directive de dynamiter des poteaux électriques alimentant les tramways. Comme nous ne possédions pas de montre, nous comptions les coups de cloche de l'église pour connaître l'heure. L'église sonna quatre heures du matin, mais endormis, Émile et moi

---

<sup>8</sup> Je mets Youra (alors qu'on l'appelait couramment Georges) pour ne pas le confondre avec Sroel Livschitz (pseudonyme Georges) dont je parle ci-dessus.

avons pensé qu'il était déjà six heures. Nous nous sommes habillés et sommes allés au lieu du rendez-vous en passant près de la caserne NSKK de la place Dailly. Puis nous avons réalisé notre méprise. À l'heure prévue, aidés par Jules, nous avons entouré les poteaux avec des serpentins de dynamite et ensuite, nous nous sommes repliés par la chaussée d'Etterbeek. Tout à coup, nous avons entendu des coups de feu à proximité, rue de la Loi. Inquiets, nous sommes retournés rue Victor Hugo où nous avons patienté en nous rongant les sangs. Michel apparut enfin et il nous raconta qu'il avait affronté, après l'explosion, un gardien allemand et lui avait échappé de justesse. L'angoisse de cette matinée ne s'est pas vite dissipée...

Les tentatives pour liquider Jacques ont été un exemple frappant de notre impréparation. Elles ont traversé l'histoire des Partisans Armés bruxellois de fin 1942 à l'été 1944 comme un rappel renouvelé de notre inexpérience.

Jacques (Icek Glogowski) circulait en voiture avec la Gestapo et il dénonçait chaque Juif qu'il reconnaissait. Il concentra sur sa personne la haine des Juifs de Bruxelles contre les collaborateurs provenant de leur milieu. Deux groupes de cinq hommes s'en occupèrent. Sim Finkelstein qui avait le physique d'un Juif «classique» servait d'appât et déambulait en rue avec derrière lui un groupe sur chaque trottoir prêt à intervenir. Mais chaque fois Jacques échappa à nos pièges. Même dans le quartier juif, plus de trace du traître. Cette tentative, la première qui nous impliqua, se termina sans le moindre succès<sup>9</sup>.

Quant au courage des Partisans Armés et à la sympathie qu'ils recueillaient dans la population, l'action du 15 décembre 1942 en témoigne avec relief. Ce jour-là, nous nous sommes rendus chez M. B. dirigeant de l'UTMI (syndicat fasciste); il n'était pas chez lui. À beaucoup, nous avons roulé vers Boitsfort dans l'espoir de trouver un médecin qui s'absentait souvent<sup>10</sup>.

Alexandre Livschitz dit Jean jouait le rôle du malade qu'Émile et moi portions avec précaution. Nous avons sonné. La femme du médecin nous ouvrit et, apercevant le faux malade, elle alla quérir son époux. Entre-temps, dans le hall d'entrée, nous avons testé le fonctionnement de la porte pour nous ménager une sortie rapide, mais elle semblait calée. Le médecin se montra et aussitôt Émile tira sur lui; il se précipita sur notre camarade. Celui-ci faisait écran; nous avons hésité à ouvrir le feu pour ne pas le blesser. Heureusement, le médecin s'écarta et nous avons déchargé nos armes sur lui. Il reçut plus de dix balles dans le corps. Ensuite, nous n'avons pas réussi à ouvrir cette fichue porte et la fenêtre elle-même était récalcitrante à nos efforts désordonnés. C'était la nervosité qui nous rendait maladroits. Enfin, David Lachman cassa la vitre de l'extérieur.

Lui et les autres P. A. étaient inquiets, car il leur avait semblé distinguer les rafales d'une mitraillette. Comme nous ne disposions pas d'une telle arme, ils ont supposé que nous avions rencontré une résistance inattendue. En vérité, c'est la succession des coups de feu qui avait provoqué la confusion!

Avec tout ce boucan, les Allemands furent alertés et ils se pointèrent en voiture. Pour la retraite nous avons un petit pont à franchir. Nous le passâmes en file indienne, chacun tenant son revolver braqué devant lui et fixant des yeux les voitures des Allemands en face. Ceux-ci ne bougèrent pas et nous avons compris qu'ils craignaient nous affronter lorsque nous étions en force, bien décidés à défendre chèrement notre vie. Nous en avons éprouvé de la fierté. Puis nous avons débouché sur une petite rue avant de nous disperser, sans essuyer le moindre tir. Tous les combattants ne manifestaient pas la même audace. Deux nouveaux qui avaient certifié avant l'action être à la hauteur avouèrent avoir attrapé la diarrhée de peur et ils ont quitté la résistance.

---

<sup>9</sup> On a pu retrouver que le 10 décembre, le pharmacien rexiste Henry M.(\*) et son assistant Wiric L. furent exécutés chaussée de Gand par notre détachement et d'autres Partisans Armés. «Le Soir» du 12.12.42 relate l'action: «Un lâche attentat a été commis jeudi soir à Molenbeek contre un membre du mouvement rexiste et a causé la mort de deux personnes. Vers 19 heures, quatre individus armés pénétrèrent dans la pharmacie de M.. Henry M. chaussée de Gand. Le pharmacien qui ne s'attendait à n'en a été abattu par un coup de revolver dans la nuque et trois balles dans la région du coeur. L'aide, Mr Wiric L. occupé dans le laboratoire a également été tué d'une balle de revolver.»

\*Les noms de famille ne sont pas indiqués pour ne pas nuire aux proches.

<sup>10</sup> M.L. de l'OT, chaussée de la Hulpe.



Le plus intéressant de l'histoire est arrivé le lendemain. Lorsque au matin, à l'autre bout de la ville, je suis entré dans un magasin de Schaerbeek pour acheter des aiguilles de machine à coudre, les détails exacts de l'exécution me furent racontés. Ensuite, à mon entreprise, quelqu'un a également décrit l'action. Sans journal ni radio, la nouvelle s'était répandue dans tout Bruxelles comme une traînée de poudre. J'y puisai la conviction que les exécutions se justifiaient pleinement, répondant à la haine de la population envers l'occupant. Néanmoins, il était superflu de mobiliser autant de partisans pour cette action.

## LES ACTIONS CONTRE DES OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS ALLEMANDS

Fin 42, les dirigeants des Partisans Armés estimèrent qu'il était opportun de récupérer des armes sur des militaires allemands. Nous nous intéressions surtout aux revolvers qui étaient plus rares: nous avons utilisé des revolvers FN dont l'acier était blanc, non trempé, et qui après deux ou trois coups de feu se gonflaient et se bloquaient.

Posséder des armes n'allait pas toujours sans mal, comme en fait foi une mésaventure qui m'advint. Alors que Sura était alitée pour une angine, j'ai allumé la cuisinière pour la première fois. Une explosion retentit; peu après, nouvelle explosion; nouveau silence et troisième explosion! J'avais oublié que des balles de revolver étaient cachées dans la cheminée. J'ai éteint le poêle et enlevé les balles au risque qu'elles me sautent dans la main tellement je craignais d'attirer l'attention: nous habitons à proximité d'un commissariat de Rexistes. Si j'avais eu de l'expérience, j'aurais su que les détonations dans une chambre fermée ne font pas plus de bruit qu'un claquement de porte!

Les officiers et sous-officiers allemands furent bientôt l'objet de toute notre attention.

Notre première action de ce genre eut lieu Porte de Hal où l'Allemand fut facilement désarmé. La tactique était la suivante: un premier groupe de trois partisans se déplaçait sur un trottoir et le second groupe de trois sur l'autre trottoir; si l'Allemand marchait par exemple, sur le même côté que le premier groupe, celui-ci l'attaquait pendant que le second groupe assurait la couverture et vice versa. Si le militaire ne se laissait pas désarmer, il était alors abattu<sup>11</sup>.

Un coup mémorable se déroula la St-Sylvestre 1942. Notre responsable, André Schotsman dit Prosper<sup>12</sup>, un Liégeois d'une trentaine d'années, nous annonça que la Saint-Sylvestre serait fêtée à notre manière: nous nous promènerions et attaquerions les gradés allemands qui se trouveraient sur notre passage.

Nous étions sûrement une quinzaine de partisans à nous balader en ville. Place Ste-Croix (Place Flagey) à Ixelles, Michel vit un sous-officier allemand et il nous le signala. Comme d'habitude, mon frère, Émile et moi étions chargés de l'arrêter, les autres faisaient la couverture. Nous lui avons fait lever les mains et pendant qu'on désarmait le sous-officier, j'entendis près de moi une femme qui disait: «Ils sont là, ils sont là!». Je me suis retourné et me suis trouvé nez à nez avec un autre sous-officier allemand venu secourir son collègue. Aussitôt, je lui criai: «Haut les mains»; il leva les mains, mais il se couvrit de sa serviette. Gêné par mon revolver, je ne pouvais le désarmer, tandis que mon frère et Émile étaient occupés à désarmer le premier sous-officier. Un coup de feu fut tiré je ne sais d'où. Le sous-officier que je tenais en joue tenta de s'échapper, je tirai, la serviette me resta dans la main. Les deux sous-officiers furent abattus.

Ensuite, je regardai à droite, à gauche, mes compagnons avaient disparu. Je traversai la rue, revins sur mes pas, toujours personne. En désespoir de cause, je suis rentré à la maison. À l'intérieur, Émile, son frère Alex, Dolf, Blima, Michel et ma femme préparaient paisiblement les réjouissances de la

---

<sup>11</sup> Nous avons également abattu des gradés allemands en représailles d'exécutions d'otages.

<sup>12</sup> Je fus commandé par plusieurs responsables mais le plus souvent j'ignorais (et j'ignore encore) leur fonction exacte; c'est pourquoi, je ne fournis pas plus de précisions.

soirée. Dans la serviette, je mis la main, avec étonnement, sur quelques bouteilles de vin et sur un appareil photographique! Peu après, mon frère et sa femme arrivèrent et ils poussèrent un soupir de soulagement en me découvrant sain et sauf. Tout s'expliqua.

Lorsque Schotsman aperçut le second sous-officier, il nous crut en danger et il tira un coup de feu; mon frère sachant que je tenais le second sous-officier en respect fut persuadé que la balle m'avait atteint. Il obligea les partisans à se regrouper pour me rechercher et sans doute nous sommes-nous croisés dans la rue. Bref, grâce au vin qui était un produit de luxe en ces temps de guerre, nous avons passé un bon Nouvel An.

La présence relativement massive de Partisans Armés sur la voie publique était encore l'exception, mais elle atteste que la Résistance avait désormais la force de défier ouvertement les nazis et de leur infliger des pertes sensibles, qu'elle se développait et qu'elle se trempait dans la lutte contre l'envahisseur. Quinze jours après le nouvel an, une nouvelle action avec de nombreux partisans humilia les fascistes. Le 15 janvier 43, au Palais des Sports de Schaerbeek où se tenait un meeting du chef fasciste Léon Degrelle, plusieurs compagnies de Partisans Armés, dont la mienne, mitraillèrent les gardes wallonnes. Un fasciste belge fut tué.

Puis, nous sommes rentrés dans l'ombre pour agir avec plus de discrétion. Le 21 janvier, rue Rubens à Schaerbeek, Schotsman, Jules (mon frère), Émile, Dolf et moi avons sonné chez le chef rexiste J. Celui-ci, méfiant, a ouvert seulement la vitre de la porte et nous avons tiré au travers du grillage. Le lendemain, les journaux ont confirmé sa mort.

Si le risque existait de surestimer les succès, la deuxième tentative contre Jacques était là pour nous rappeler à l'ordre. L'action fut conduite par le corps mobile qui était constitué principalement de Résistants juifs; notre aide fut requise.

Selon le plan, des partisans s'installeraient dans un café à Anderlecht et «quelqu'un» avertirait Jacques que des Juifs s'y trouvaient. La suite, on la devinait sans peine. Il était prévu que notre détachement s'occuperait de la couverture, mais finalement comme nous étions les «spécialistes» des exécutions par balles, Émile, Michel et moi nous sommes attablés dans le café. Nous y avons consommé pendant plus d'une heure, en pure perte! Nous étions furieux: pourquoi prendre autant de risques? La traversée de Bruxelles en voiture ne prenait que dix à quinze minutes. Jacques avait donc flairé le piège et il aurait pu nous attirer lui-même dans un guet-apens.

À quelque chose malheur est bon. À Anderlecht, j'ai revu des amis d'avant-guerre incorporés dans d'autres détachements et j'ai fait la connaissance de Jacob Gutfrajnd (Albin) qui dirigeait l'action. Parmi eux se trouvait Finkelstein qui avait eu très peur après sa première action. Il m'avoua travailler pour les services de renseignements des P.A.<sup>13</sup> Son erreur du début était bien corrigée.

Peu après cette nouvelle tentative avortée, mon beau-frère Michel et Sim Finkelstein ont renforcé le corps mobile.

## 5. CHEF DE DÉTACHEMENT

### LES PROGRÈS

Nous avions nous-mêmes peu de rapports avec la masse des gens. Il nous était interdit de fréquenter les cafés et les endroits publics en général. Pourtant, nous aurions souhaité faire des affichages pour expliquer mieux les raisons de nos violences, mais l'occasion ne s'est pas présentée. À chaque action, nous laissions cependant un mot de justification. Beaucoup de gens dans le feu même de nos actions nous ont encouragés et soutenus. Par exemple, tout le personnel d'un hôpital contribua à l'évasion d'un camarade qui y était soigné sous étroite surveillance. Les dénonciations de Partisans Armés étaient fort

---

<sup>13</sup> J'appris plus tard qu'il travaillait dans la Gestapo pour le compte des Partisans Armés.

rare alors que certains, comme moi, provenaient d'une autre région du pays et logeaient dans un quartier inconnu où les habitants décelaient rapidement nos habitudes, notre vie irrégulière.

De nouveaux membres affluaient. Le stade de l'amateurisme commençait à être surmonté vers le printemps 1943, en ce qui concerne certaines compagnies en tout cas.

Je fus nommé chef de détachement avec sous mes ordres Josse Gooris et Léon Dhynes. La première action dont j'ai souvenance après ma promotion eut une certaine ampleur. Elle ne fut pas exemplaire dans son organisation, mais elle rapporta du prestige et de l'argent. Elle fut dirigée par Verbist qui remplaçait Schotsman.

En février 1943, dans l'obscurité de la nuit, plusieurs groupes se «promenaient» autour de la maison communale de Molenbeek. À l'heure prévue, nous y avons pénétré. Henry Bailly, ancien d'Espagne, Émile et Dolf firent lever les mains aux policiers assis près de l'entrée et Dolf désarma un commissaire dont le revolver lui rendit de nombreux services ultérieurement. Les prisonniers tardaient à révéler l'emplacement des clefs du coffre-fort, mais Henri leur tira rapidement les vers du nez. J'ai pris sa relève et tenu les hommes en garde pendant que le coffre était dépouillé de son contenu: soixante-trois mille timbres de ravitaillement; vingt-quatre revolvers ont également été emportés.

Près de moi, trois partisans, pris dans le feu de l'action, ont ôté leur masque! Émile qui habitait maintenant à Laeken eut la charge des revolvers et à moi, il me fut confié treize paquets de timbres emballés dans une couverture que j'ai littéralement traînée jusqu'à la rue Victor Hugo. Il faut préciser que tout l'argent que nous prenions était intégralement remis à nos supérieurs qui le distribuaient aux clandestins, aux familles éprouvées, à ceux qui cachaient des enfants et qui devaient les nourrir, etc.

Verbist fut arrêté peu de temps après. Émile qui était en liaison avec lui vint habiter chez nous. Sage précaution. Son quartier fut encerclé par la Gestapo munie de projecteurs et son appartement fut envahi. En vain.

Les exécutions par balles se poursuivaient sans arrêt avec une maîtrise qui devint sans égale.

Nous étions un groupe de cinq hommes au maximum. Deux se chargeaient de l'exécution proprement dite et les autres couvraient leurs compagnons à l'extérieur. L'électricien-réparateur de radio, L., qui logeait avenue de la Reine à Schaerbeek, subit ainsi notre justice sans espoir de secours. Sa «spécialité» était de «tester» la radio qu'il avait réparée chez un client en captant les communiqués de Londres; si les propriétaires de la radio l'approuvaient, il entamait avec eux une discussion sur un thème antifasciste, et puis il les dénonçait implacablement.

Le 25 mars 1943, il reçut la visite de Guillaume Cludts dit Sus et la mienne; Sus appuya sur la gâchette, mais son arme se bloqua et j'achevai la tâche. La couverture s'étonna de notre rapidité. Quant à Sus, depuis ce jour, il m'a respecté et nous sommes devenus de bons amis.<sup>14</sup>

Et, comme par hasard, après quelques exploits, Jacques se retrouva sur notre route.

Vers mars 1943, un responsable, Adolphe Goldgewicht, me transmit un billet contenant des informations sur un certain Jacques: son adresse et ses habitudes.

J'ai repéré l'endroit, rue Vanderkindere, et j'ai contrôlé toutes les indications. Nous avions l'intention d'accomplir l'action le lendemain, mais nous manquions de vélos et elle fut reportée d'un jour.

Pour éviter toute surprise, j'observai encore la rue Vanderkindere pour m'assurer des entrées et sorties de Jacques. Quand il s'éloigna de chez lui, j'aperçus alors Finkelstein d'Anvers. Par lui, je fis savoir au corps mobile notre décision d'agir le lendemain et le priai de ne pas intervenir. C'était mal connaître ceux du corps mobile dont le désir de venger les Juifs dénoncés par Jacques était trop ardent. Ils nous avertirent qu'ils seraient au poste le lendemain pour régler les comptes avec Jacques. Pourquoi insistions-nous tellement pour être chargés de cette mission? Nous étions plus habitués à exécuter au revolver que le corps mobile qui avait été décimé et recomposé avec de nouveaux éléments. Nous étions sceptiques sur ses capacités à tirer sur un homme; aussi, Sus, Émile et moi nous sommes-nous naturellement rendus sur les lieux pour parer à toute éventualité.

Le corps mobile ne se désista pas, mais il laissa Jacques s'éloigner sans l'abattre. C'était partie remise.

---

<sup>14</sup> Au cours de cette période, mon détachement a encore participé aux actions suivantes: le 16 février, M. H. entrepreneur, fut exécuté; le 18 février, le VNV H. fut exécuté dans un café rue Érasme à Anderlecht.

## ARRESTATIONS, ÉVASIONS ET COMPLICITÉ DE LA POPULATION

Depuis que la résistance s'amplifiait, les arrestations se multipliaient également. Libérer les prisonniers devint une nécessité pour rehausser le moral des combattants et pour récupérer des cadres expérimentés. Pour les Partisans Armés, c'était encore plus impérieux parce que chacun savait que tout P.A. arrêté était irrémédiablement condamné à mort. L'évasion de Jacob Gutfrajnd (Albin) à laquelle j'ai participé fut exemplaire. J'en parlerai plus loin.

Parfois, nous enregistrions des départs qui ne changeaient d'ailleurs rien au cours des événements.

Vers mars-avril 1943, à Laeken, nous avons croisé un officier allemand. Émile l'a tué pendant que j'assurais la couverture avec un autre partisan. Nous nous sommes retirés ensuite. Le lendemain, Sus m'a critiqué parce qu'un autre officier l'avait poursuivi assez longtemps sans que la couverture n'intervint. Il a pris ce prétexte pour nous quitter et il milita ensuite dans le Parti. Mais les exécutions n'ont pas cessé.

Le fasciste M., pharmacien à Molenbeek, fut visité le 7 avril. Nous sommes entrés dans la pharmacie et avons crié: «Haut les mains!». Le pharmacien et son aidant se sont d'abord réfugiés sous le comptoir, puis lorsque le pharmacien a tenté de se réfugier dans son appartement, nous l'avons abattu. Dans l'ensemble, on le constate, notre détachement connaissait un minimum d'échecs dans les exécutions par balles. Comment se comporterait-il dans la libération de partisans arrêtés? L'arrestation de Jacob Gutfrajnd, blessé au cours d'une action et placé sous surveillance à l'hôpital d'Etterbeek, nous mit à l'épreuve.

Il fut décidé de le sauver. Toutefois, le 28 avril, Michel, Sim Finkelstein et Albert Born du corps mobile voulurent se venger sur Jacques. Michel avait emporté deux revolvers pour ne pas être pris au dépourvu. Seulement, le second revolver, un colt américain, m'appartenait et je l'avais mis à l'écart parce que, si le ressort était mal placé, il tirait deux coups et se bloquait. Sans doute, Michel l'avait-il trouvé séduisant?!

Jacques quitta son domicile à l'heure habituelle. Michel tira sur lui, mais le premier revolver s'enraya. Jacques tira à son tour et il s'enfuit précipitamment. Il fut poursuivi par mon beau-frère qui certainement utilisa le second revolver sans résultat. Encore une fois, Jacques s'était échappé. Encore une fois, l'action contre Jacques témoignait de l'intrépidité, de l'audace des Partisans Armés, mais laissait encore entrevoir la nécessité d'acquérir une organisation plus spécialisée.

Plus tard, plusieurs détachements pénétrèrent dans l'hôpital d'Etterbeek à la suite de Sarah Goldberg qui jouait le rôle d'une malade. Pour atteindre la chambre de Jacob, il fallait parcourir un couloir interminable. Ma tâche était de marcher sur les talons des deux détachements chargés d'immobiliser le policier et de protéger la sortie. Le premier détachement se pointa, mais non le second. Je le suivis et voilà le second détachement derrière moi! Tout s'est heureusement bien terminé. Le policier fut neutralisé, Jacob lui-même apparut en chemise pour l'enfermer et il s'en alla tranquillement avec nous. À la sortie de l'hôpital, les infirmières, les infirmiers, les médecins, tout le personnel nous félicita: «Bravo, la Résistance! ». À dire vrai, ils nous avaient fameusement facilité le travail et ils auraient plutôt mérité nos louanges. Gooris me raconta qu'en entrant dans la salle des infirmiers où était installée la centrale téléphonique, il avait bénéficié de l'aide de tous dès qu'il eut annoncé son appartenance à la Résistance. Jacob était sauvé.

Le brio de cette action avait peut-être moins de signification que le soutien spontané accordé par le personnel de l'hôpital.

Quelques jours après, Émile et Sus m'ont raconté une action à laquelle je regrette encore de ne pas avoir pris part à cause de mon occupation professionnelle: je travaillais la journée dans la fourrure et le soir, j'exerçais mes fonctions de chef de détachement.

Les partisans avaient arrêté un train déportant des Juifs en Allemagne et ils en avaient libéré une partie. Les Juifs blessés repris par les nazis étaient soignés à l'hôpital de Tirlemont avec parmi eux une camarade de Charleroi qu'il était précieux de délivrer.

À Forest, Émile, Sus et Émile Lovenvirth avaient téléphoné à la Croix-Rouge qui envoya une voiture. Ils s'emparèrent de la voiture conduite par une infirmière qui avait d'abord refusé de les accompagner. Sus se mit au volant, mais il ne parvint pas à faire démarrer l'engin; finalement, l'infirmière furieuse de voir sa voiture maltraitée préféra être le chauffeur. Ils se mirent en route et rejoignirent deux autres autos à l'hôpital de Tirlemont. Les trois voitures repartirent avec dans la première Albert Rozencwajg, Chiel Pasternak et d'autres, dans la seconde un médecin et des blessés et dans la troisième les deux Émile, Sus et l'infirmière. À la sortie de l'hôpital, ils tombèrent sur la Feldgendarmarie. La voiture d'Albert s'échappa grâce au tir d'un parabellum qui ressemblait à celui d'une mitraillette et qui rendit les gendarmes plus prudents; la seconde voiture fut stoppée pendant que l'infirmière, gardant son calme, passa le barrage dans le sillage de la première voiture. Le hasard n'était pour rien dans cet échec partiel: un traître se trouvant dans la seconde voiture avait prévenu les Allemands! La voiture d'Albert roula quelque temps avec les pneus plats et l'épopée se termina à pied; à Bruxelles, les partisans se sont dispersés. Quant à l'infirmière qui suscita l'admiration d'Émile, elle fut ligotée pour ne pas être accusée de complicité et un coup de fil avertit la police de sa présence.

Cette action eut un grand retentissement. Elle ne doit cependant pas faire oublier que chaque jour des partisans armés risquaient leur vie dans des sabotages, des exécutions et d'autres actions de moindre éclat.

Une mésaventure pleine d'enseignements sur les complicités dont nous jouissions partout témoigne que la population belge se dévouait de mille façons pour notre idéal commun.

Nous habitons toujours rue Victor Hugo à Schaerbeek. Un matin, Émile se leva en ne se souvenant plus où il avait déposé un billet de dix mille francs, véritable fortune que ses parents lui avaient léguée. Il fouilla partout, pas moyen de mettre la main sur l'argent. Quelque temps plus tard, nous avons lu dans le journal qu'un facteur avait trouvé un gros billet et l'avait déposé au commissariat. Il n'était pas question pour nous de se risquer à la police pour réclamer l'argent. Le même soir, Émile ne vint pas dormir. La nuit s'écoula, toujours pas de nouvelles. Le lendemain, j'ai pris le tram pour inspecter les lieux de ses rendez-vous. Du tram même, j'ai constaté que la Gestapo ne tendait pas de piège et aussi qu'Émile ne se présentait pas aux rendez-vous.

J'en tirais la conclusion qu'Émile avait été arrêté et qu'il n'avait dénoncé personne. Il ne me restait plus qu'à évacuer nos affaires à toute vitesse, parmi lesquelles une quinzaine d'armes. L'appartement fut vidé et je confiai à Gooris le dépôt provisoire des revolvers. Mais je me souvins avoir abandonné un barillet dans une cache de l'appartement, et comme nous veillions sur chaque arme comme sur la prunelle de nos yeux, je commis l'imprudence d'aller le récupérer le lendemain. En entrant dans la maison, je tombai sur Alex, le frère d'Émile. Aussitôt, je l'ai houspillé: «Pourquoi viens-tu ici? Tu sais que c'est dangereux!». Il me répondit: «Monte, Émile est là.»

Que s'était-il passé? La boulangère à qui il avait parlé de la perte de son billet de dix mille francs avait lu aussi l'histoire du facteur et elle avait accosté mon ami pour l'amener en toute innocence au commissariat. Émile n'avait pas osé refuser l'aimable invitation. Au commissariat, ses papiers furent contrôlés et il fallut peu de temps pour remarquer qu'ils étaient faux. En plus, il avait en sa possession des photos du journaliste De B. du journal *Le Soir*<sup>15</sup>, et d'autres collaborateurs dont il devait assurer l'exécution. Toute la nuit, il resta au cachot. Le matin, le panier à salade le conduisit au Palais de Justice où il attendit la suite des péripéties, en compagnie de prisonniers de droit commun. Puis, un huissier entra et appela:

-Isaak Glaz?

- Oui, répondit-il.

- Voilà votre porte-feuille et les dix mille francs; tout y est. Partez.

Il est probable que le commissaire s'était dégagé de toute responsabilité en confiant Émile à un Procureur qui, lui, donna l'ordre de le libérer sur le champ<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> Ce journaliste se réfugia en Allemagne en 1944-45.

<sup>16</sup> Au mois de mai, les actions suivantes avec la participation de mon détachement furent retrouvées: le 18 mai, W., «helfsgendarme», fut exécuté; le 28 mai, M., pharmacien, habitant à Schaerbeek, fut exécuté. Ce fut, d'après mes souvenirs, la dernière action de Gooris.

Après cette sérieuse alerte, j'ai réclamé les revolvers à Gooris qui me les rendit tous, sauf un petit. Il nia l'avoir reçu. Il devint de plus en plus irrégulier et, malgré mes exhortations, il hésitait à s'expliquer. Enfin, il m'avoua son désir de quitter les Partisans Armés et sa crainte de nous en informer parce que, selon les journaux, ceux qui s'en vont sont exécutés. «Comprends bien ceci, lui répondis-je, je préfère un homme qui dit la vérité, dont on est sûr, qui sait pourquoi il lutte plutôt qu'un homme incertain. Nous ne sommes pas des assassins, nous sommes des volontaires combattant pour un noble idéal. La vérité est toujours bonne à dire». Et je lui rendis sa liberté. Léon Dhynes fut arrêté le 31 mai 1943 dans des circonstances confuses et Josse Gooris subit le même sort le 24 septembre 1943; ils furent tous deux jugés en même temps et condamnés à mort. Le Soir du 10 mars 1944 publia le communiqué de l'autorité militaire allemande annonçant leur condamnation à mort et qui rappelle par la même occasion les exploits de mon détachement:

*«Exécution de terroristes.*

L'autorité militaire allemande communique: le conseil de guerre de l'Oberfeldkommandantur de Bruxelles a condamné à mort les citoyens belges Gooris et Dhynes, de Bruxelles, pour actes de violence contre des membres de l'armée allemande et des mouvements d'ordre nouveau et pour tentatives graves de brigandage.

Les condamnés appartenaient à un groupe terroriste communiste. Sur ordre de leur chef de groupe, ils participèrent à une série d'assassinats perpétrés par trois individus et reçurent, pour effectuer cette besogne, mille francs belges par mois, des timbres de ravitaillement et certains autres avantages.

Tout particulièrement, Gooris a dans le courant de l'été 1943, trempé dans l'assassinat d'un sous-officier allemand et dans une tentative de meurtre perpétrée sur la personne d'un premier caporal. En outre, il a participé à l'assassinat du radio-technicien L. et de concert avec Dhynes, à l'assassinat du pharmacien M. et du rexiste W. de Bruxelles.

Dans ces deux attentats, Gooris a, soit tiré lui-même les coups de feu ayant provoqué la mort, soit facilité avec Dhynes, et par intervention à main armée, l'exécution du crime.

En outre, les deux condamnés ont participé à main armée à la libération d'un membre de leur bande se trouvant en traitement dans un hôpital et ont trempé dans une tentative de brigandage dirigée contre un bureau de distribution de timbres de ravitaillement à Bruxelles.

En considération du caractère perfide et brutal des crimes commis par Gooris, le jugement prononcé contre lui a été exécuté par pendaison.»

Le combat obscur ne s'embarrassait pas de ces malheurs, l'élan de la Résistance ne faiblissait pas. Jacob nous renseigna un militaire qui habitait en face de chez lui et qui le gênait dans ses mouvements. Le 9 juin, mon détachement exécuta le sous-officier D., chaussée d'Alseberg à Uccle. Pendant l'action, un autre militaire allemand intervint, l'arme au poing. Il visa Émile qui assurait la couverture et qui s'apprêtait à tirer également. Les deux armes se bloquèrent! Nous avons déguerpi à toute allure.

Lorsqu'on nous confia le placement d'une bombe à retardement dans un wagon pour soldats allemands, ce fut pour nous une sorte de délassement. En comparaison avec les exécutions, c'était un jeu d'enfants. Il «suffisait» de pénétrer dans la gare du Midi, de repérer le train, puis le wagon, et d'y déposer les explosifs...

La Gestapo répliquait mieux qu'auparavant et nous déplorions des arrestations qui atteignirent aussi ma famille, même si la Résistance s'amplifiait et devenait plus experte.

Michel, mon beau-frère, fut filé après une action et bientôt arrêté avec Blima le 18 juin. Lui, fut amené à Breendonk et elle, à la prison de St-Gilles. Jospa, un des responsables de la Résistance civile était enfermé à Breendonk au même moment. Il me raconta plus tard comment Michel a été torturé: pendu par les pieds, la tête en bas jusqu'à ce que ses mains soient remplies de caillots de sang. Avant

d'être fusillé, Michel remit à Jospa le peu qu'il possédait, notamment ses pantoufles. Il se comporta en véritable héros<sup>17</sup>.

(1)

Blima fut déportée à Ravensbrück et, supportant toutes les privations, elle revint à la fin de la guerre.

Leur fils, Lucien, était élevé par la famille De Leeuw; je l'ai visité régulièrement après l'arrestation de ses parents. Sa mère le reprit à la libération.

Deux jours après la disparition de ma soeur et de mon beau-frère, le 20 juin, nous sommes tombés gare de Schaerbeek sur un jeune aviateur R. Je me suis emparé de son arme et de son képi. Comme il résistait, j'ai compté jusqu'à «3», il n'a pas donné son arme et je l'ai abattu. Ma détermination ce jour-là s'expliquait peut-être par un désir de vengeance, j'étais très radical à cette époque.

## ACTIONS CONTRE LES DÉNONCIATEURS

Il semblerait que, vers la mi-43, la direction de la Résistance orienta la lutte antifasciste contre les dénonciateurs plutôt que contre les officiers allemands. Peut-être que la répression était trop lourde, peut-être que la population belge désirait avant tout régler le compte des brebis galeuses.

En tout cas, la chasse aux dénonciateurs fit rage.

Finkelstein nous transmit des renseignements sur un indicateur juif encore plus raffiné que Jacques, un certain Wechselman, avenue Princesse Élisabeth à Schaerbeek<sup>18</sup>. Sa femme étant allemande, il avait établi une liaison directe avec la Gestapo et il exigeait de l'argent pour faire soi-disant «libérer des Juifs». Le 29 juillet 1943, Fischel et Roni montaient la garde. Jacob qui nous commandait était aussi présent. Émile, Dolf et moi avons grimpé au premier étage où il habitait. Nous avons déclaré être «les contrôleurs du gaz» venus vérifier la tuyauterie. Mais à l'entrée, la servante, une Anversoise, reconnut Dolf et cria de toutes ses forces. Nous l'avons un peu calmée en lui expliquant que seul l'argent nous intéressait. Nous avons tout fouillé. Plusieurs mallettes furent découvertes contenant chacune le nom d'un Juif, probablement un déporté; dans l'armoire, trois cent mille francs étaient cachés, une fortune à l'époque. Le dénonciateur a brandi vingt mille francs pour nous corrompre, mais nous l'avons éliminé sans hésitation. J'ai considéré cette action comme une compensation aux échecs subis contre Jacques et comme la preuve que l'exécution de Jacques aurait dû nous incomber.

Après l'affaire du billet de dix mille francs, nous avons déménagé, par mesure de prudence, et nous avons trouvé un nouveau refuge rue Vandembroeck, 35. La propriétaire toléra que je ne signale pas ma nouvelle habitation à la commune. Hélas, une fois installé, je me rendis compte que la maison était pleine de réfugiés et de résistants armés. Nous logions dans un véritable guêpier. Pour ne rien arranger, mes parents se joignirent à nous. À leur domicile, à Forest, les Allemands avaient fait une descente et arrêté tous les locataires sauf eux; les nazis n'ayant pas insisté lorsque le concierge de l'immeuble leur avait signifié qu'il ne restait plus personne.

Peu de temps après, j'ai reçu l'ordre d'abattre un collaborateur habitant dans une cité. Pour mieux étudier ses habitudes sans attirer l'attention, je me suis promené avec Sura, tôt le matin du 19 août, à la façon d'un jeune couple qui folâtre. Sur le chemin du retour, nous avons acheté du pain et du beurre au vieux marché avec l'argent du mois qui venait de nous être versé.

À proximité de notre logis, Sura m'envoya à la teinturerie chercher une robe qu'elle y avait déposée. Plus loin dans la rue, à un croisement, j'aperçus notre maison où je distinguais du remue-ménage; je me suis avancé et on me prévint que la Gestapo y opérait une rafle. Je courus à toutes jambes chercher du renfort, mais aucun rendez-vous n'étant prévu, personne n'était accessible. Je pensai aussi à deux refuges récents où étaient planquées des armes parmi lesquelles des mitraillettes dont j'aurais tant voulu disposer immédiatement. Mais il était trop tard.

Tous les locataires furent embarqués dans des voitures et seule Sura fut encadrée par la Gestapo. Comme l'appartement était truffé d'armes, j'imaginai facilement la succession des événements. Ma mère

---

<sup>17</sup> Le Soir du 1<sup>er</sup> décembre 1943 a annoncé sa mort.

<sup>18</sup> J'ai rencontré Finkelstein par hasard quelque temps après. Il m'a averti qu'il était filé et qu'il fallait l'éviter.

et Sura furent mises au secret à la prison de St-Gilles et mon père fut conduit à Breendonk. On ne retrouva plus trace de lui de son vivant; d'après les constats, il fut battu et fusillé ensuite; vraisemblablement, il fut battu à mort le premier jour de son arrestation, d'après l'autopsie de son corps faite, à la Libération.

Selon les récits des prisonniers, ma mère se comporta courageusement et tint tête aux Allemands. Elle refusait de manger la nourriture qui n'était pas conforme à la religion juive, elle soignait la prisonnière avec qui elle partageait la cellule, elle se dévouait pour que la vie en captivité soit supportable. C'était une vraie mère. Elle fut incarcérée pendant sept mois à St-Gilles avant d'être déportée à Auschwitz d'où elle ne revint pas.

Quant à Sura, ramassée avec des armes, elle n'avait pas d'espoir d'échapper aux plus lourdes peines; pendant une longue période, elle fut isolée et battue par la Gestapo qui ne lui extirpa ni une adresse ni un nom. Elle fut déportée à Ravensbrück et eut la vie sauve.

Ces arrestations me laissèrent désesparé pendant un temps. En quelques semaines, ma famille avait été cruellement décimée. Que faire? Après de bien sombres pensées, j'ai relevé la tête, plus déterminé que jamais à combattre la bête nazie.

## 6. COMMANDANT DE COMPAGNIE

### LA XIII<sup>ème</sup> COMPAGNIE

Vers la mi-août, peu après l'emprisonnement de Sura, je fus nommé, commandant de la XIII<sup>ème</sup> Compagnie à la suite de diverses réorganisations. J'abandonnai mon occupation dans la fourrure pour me consacrer entièrement à mes nouvelles tâches. Désormais, je portais le nom honorable d'Arthur Van Cauwenberg. Mon adjoint était un Hongrois, Weisz, qui fut arrêté au bout d'une semaine et remplacé par un autre Hongrois, l'horloger Janosz Rosner. Nous dirigeons trois détachements; l'un était composé de Félix Dresselaer (dit Fred), de Paul Engels (dit Armand) avec Jacob Glaz comme chef; le second comprenait Georges Klein, Frenkel avec Pierre Mora comme chef (si mes souvenirs sont exacts) et le troisième était formé par Albert Born (dit Hubert), Staumont (dit Hector) avec Dolf Jurysta comme chef. Guta Rozencwajg servait de courrier. Jacob Gutfrajnd, commandant de bataillon, était mon supérieur.

À ce propos, j'ai retenu deux cas qui sortent de l'ordinaire, dans la mesure où le combat armé était ordinaire: un cas où la fatalité fut impitoyable et un second qui évoque les qualités surprenantes chez des hommes les plus simples.

Klein fut poursuivi par la malchance. Il ne se présenta pas au deuxième rendez-vous fixé après son incorporation dans la compagnie pour une leçon sur la fabrication des bombes. Jovan Basch (dit Jupp) nous informa de son sort. Une voiture remplie de soldats allemands s'était portée à la hauteur de Klein qui cheminait; à ce moment, le véhicule a ralenti. Klein s'effraya et s'enfuit. Les Allemands ouvrirent le feu et l'atteignirent au cou. Il n'avait pas une chance sur mille de rester en vie! Il fut soigné à l'hôpital Ste-Élizabeth, avenue Defré, et s'en tira. Jupp promit de nous faire savoir quand Klein serait en état d'être transporté. En fait, Jupp s'en occupa lui-même. Quand Klein fut totalement guéri, il réintégra la compagnie. Il fut arrêté en mars 1944 et il est décédé en Allemagne peu avant la Libération, toujours malchanceux.

Armand (Paul Engels) était d'une modestie remarquable et me procura de nombreuses satisfactions. Je saute dans le temps pour donner deux exemples. Un jour, il fut chargé d'organiser un sabotage à Kraainem où circulait chaque soir un train de marchandises de guerre. Je le questionnai: «As-tu déniché un endroit où passer la nuit?» Nous évitions ainsi de nous déplacer à travers toute la ville après l'heure du couvre-feu. Il me répondit seulement: «Tout est réglé». Par curiosité, je me suis rendu sur place. Pendant qu'un souper au lapin mijotait, j'ai attendu dans une maisonnette désertée, sur une paille, que l'action soit terminée. Armand organisait tout à la perfection!



Une aventure qui se déroule en janvier 1944, après la mutation d'Armand dans une autre compagnie, mérite d'être relatée parce qu'elle met en évidence le courage tranquille d'Armand. Des Partisans Armés parmi lesquels Armand, Michel Roni, Dolf, etc., «flânaient» en groupes place Simonis.

Par malheur, un commerçant qui avait subi le préjudice d'un vol auparavant les prit pour des délinquants et appela la police. Celle-ci arrêta Armand. Au même moment, la voiture de David Lachman transportant les armes surgit et des coups de feu furent échangés, mais les P.A. ne réussirent pas à libérer Armand. Dès le lendemain, les journaux donnèrent l'information en désignant Armand par son vrai nom, Paul Engels. Alors que tout semblait perdu, un magistrat signa sa mise en liberté! Armand serait-il découragé après cette pénible expérience? L'ayant rencontré, je lui demandai: «Veux-tu continuer?». Il me rétorqua: «J'en ai encore plus envie». Cependant, il ne m'empêcha pas de penser que certaines compagnies avaient une prédilection pour les fusillades.

## MES DÉBUTS MALAISÉS DE COMMANDANT

Avant d'entamer le récit de ma nouvelle «carrière», il me faut aborder brièvement des événements apparemment extérieurs qui influencèrent mon destin. Je fais allusion à l'arrestation en juillet 1943 des principaux dirigeants du Parti Communiste et des Partisans Armés. La nouvelle direction qui prit les rênes de la lutte armée modifia sensiblement divers aspects de la tactique. Sans doute prétendait-elle tirer les leçons de la chute des anciens dirigeants. Il m'est difficile de situer exactement quelles sont les mesures qui lui incombait et celles qui relevaient des cadres inférieurs. Je me contenterai d'indiquer à chaque fois le rôle des ordres «d'en haut» dans les décisions pratiques, sans approfondir les responsabilités particulières.

Le centre (la direction) m'ordonna d'abord d'enflammer des meules de foin qui, selon lui, étaient destinées à l'industrie de guerre. Nous avons obéi une ou deux fois surtout pour tester le procédé de mise à feu: un tube rempli d'acide était placé dans la meule et lorsque l'acide s'écoulait, le feu se déclarait. Je me suis bientôt opposé à de telles actions quand j'ai constaté que dans les prairies concernées trônait une seule meule de foin. Celle-ci servait certainement aux besoins des paysans et la brûler nous rendrait impopulaires. Plus tard, le centre me donna raison en délaissant ce type de «combat». Mauvais début.

J'ai ensuite reçu la directive d'exécuter deux collaborateurs. Il me manquait des renseignements sur eux, soit leurs heures d'entrée ou de sortie, soit leurs habitudes étaient mal précisées et, n'ayant qu'un novice à ma disposition, il m'était impossible de compléter les données. Je me suis résigné à réclamer à l'organisme responsable un complément d'information avant d'agir. J'étais d'autant plus exigeant qu'avant chaque action, je mobilisais les hommes, j'élevais leur conscience en leur fournissant le motif de l'exécution. Pas de suite à ma demande.

Les autorités allemandes essayèrent elles-mêmes d'accroître le malaise qui régnait dans les rangs de la Résistance. À un rendez-vous, Fred me montra un Drapeau Rouge qui appelait solennellement à cesser les combats, à faire «deux pas en arrière pour faire trois pas en avant». Je réagis aussitôt en le dénonçant comme un faux<sup>19</sup> et je demandai à Fred le nom de la personne qui le lui avait vendu. Il m'expliqua que son responsable du Parti l'avait déposé dans la boîte aux lettres, comme pour tous les autres «Drapeau Rouge». Il ne croyait pas à une provocation.

Pas moyen de dépister le canal par où ce journal lui était parvenu. Depuis ma nomination de commandant, je n'avais encore rien accompli de très positif.

Heureusement, la vie quotidienne ne se ramenait pas seulement aux bruits des armes. Des discussions idéologiques, des distractions diverses agrémentaient mon état d'éternel «ennemi public» dont la tête était mise à prix.

---

<sup>19</sup> Ce faux «Drapeau Rouge» était imprimé par les soins de la Gestapo.

Lors d'un rendez-vous avec Jacob Gutfrajnd, Porte de Ninove, nous nous sommes promenés le long du canal en conversant. Il souhaitait ardemment constituer une section juive de Partisans Armés.

Nous avons ensuite mangé dans une friture, rue de Flandre. Là, il disait qu'après la guerre il faudrait démontrer que les Juifs avaient lutté comme les autres peuples. Sur ce point, il n'avait pas tort, mais je craignais d'affaiblir les partisans en les séparant suivant les nationalités et les peuples. Après tout, il est logique que certains Juifs préfèrent se retrouver entre eux et que d'autres choisissent de se mêler aux non-Juifs. Je gardais aussi en mémoire la débâcle des organisations sionistes d'Anvers qui m'avait désagréablement surpris.

Souvent, je me distraisais en allant nager avec ma filleule Hélène, fille de Jules, dans la piscine de la rue de la Perche à St-Gilles. Ces quelques moments de loisir étaient les bienvenus pour diminuer la tension permanente qui nous tenaillait.

Mais décidément, nous ne pouvions jamais relâcher notre vigilance. Après une séance de natation, en octobre, j'attendais le tram avec Hélène à la Barrière de St-Gilles, lorsque l'indicateur Jacques et un gestapiste, frappés par ma physionomie juive, réclamèrent mes papiers d'identité. Bien que mes papiers aient été minutieusement falsifiés, un expert tel que Jacques ne s'y tromperait pas. J'ai préféré pousser un cri strident et prendre la fuite à toutes jambes. Effrayé, le gestapiste lâcha son revolver – il prétendit plus tard l'avoir fait volontairement – et me laissa ainsi le temps de prendre de l'avance. Dans ma course, je croisai un policier belge qui ne broncha pas et je disparus. Quel sort serait réservé à Hélène âgée de dix ans et domiciliée chez des Belges? Mon frère était mort d'inquiétude. Il me traita de tous les noms parce que je m'étais sauvé sans sa fille. Hélène se débrouilla habilement en «avouant» que j'étais son oncle, que je «fraudais de la nourriture» stockée dans sa maison. Les nazis se sont emparés des réserves privées des hôtes d'Hélène et se réjouirent d'une telle prise... Tout rentra dans l'ordre. La machine nazie qui semblait tout écraser sur son passage, au point que tout patriote pris entre ses griffes était le plus souvent considéré comme perdu, avait de fameux ratés.

En novembre 1943, un travail plus plaisant et qui nous changeait des activités militaires nous fut confié: vendre des faux «Soir». Des partisans en déposèrent dans des aubettes ou chez des vendeurs désignés. Nous devons les diffuser place Émile Bockstael sous la responsabilité de Fred, notre spécialiste de la distribution de journaux. C'est lui qui me transmettait aussi les «Drapeau Rouge» clandestins. Notre mission tourna court. Nous n'avions reçu que dix journaux rapidement répandus parmi nos propres hommes. À quand le premier succès?

Un couple de dénonciateurs habitant près de la place Jourdan nous fut désigné comme cible. Alex Glaz et Fred furent chargés de les exécuter. Avant l'action, sur place, Fred me fit la réflexion que «Tous les commandants sont juifs» et que lui-même «lutte pour les Juifs». Stupéfait d'entendre de pareilles inepties dans la bouche d'un communiste, je stoppai net l'action sans me soucier de mes «revers» précédents. J'adressai à Fred des propos équivalents à ceux que j'avais tenu à Gooris avant son départ: «Si tu veux rester avec nous, sache d'abord pourquoi tu viens, sois au courant de ton devoir, lutte par conviction et non par obligation». Grâce à ma présence dans la Résistance belge, j'étais mieux placé pour fustiger les réactions racistes.

À la différence de Gooris, Fred était membre du Parti et il craignait que la direction ne soit informée de son attitude. Je l'ai tranquilisé: «Cela restera entre nous, mais avant de mener une action ensemble, nous devons nous expliquer». J'ai fait le tour des partisans pour leur annoncer que l'action était remise et je vois encore distinctement Armand me demander si le coup était déjà réussi!

Sans être fautif, j'étais assez déprimé: que dire aux responsables? Accepteraient-ils mes justifications?

## DES ACTIONS EFFICACES

Bientôt, la série noire prit fin et laissa la place à une série d'actions plus valables.

En novembre 1943, un bureau de poste de Woluwé-Saint-Pierre reçut notre visite. Le centre nous avait seulement indiqué l'adresse du bureau et nous avait laissé le soin de préparer le plan d'attaque.

Nous avons remarqué qu'après la distribution du courrier, les facteurs pénétraient tous dans le bureau à peu près à la même heure. Le jour choisi, nous les avons suivis et nous avons investi la poste en marchant sur leurs talons. D'abord, j'ai couvert les hommes; puis je suis entré à mon tour. Une femme m'avertit que des «bandits» étaient là! Tout le monde était immobilisé, et au bout d'un quart d'heure, à cinq nous avons emporté l'argent, les timbres fiscaux, etc. Après quelques actions qui se déroulèrent sans difficultés, un nouvel arrivant me fut annoncé et un rendez-vous me fut fixé à Anderlecht près de la place de la Vaillance. Là, je rencontrai Guillaume Hernalsteen (dit Mapp) qui me raconta que pendant la guerre d'Espagne, il fut le chauffeur du dirigeant communiste français Marty et que sa femme était également une militante. Pourquoi rejoignait-il les Partisans Armés? Il estimait les résultats plus tangibles dans l'action armée que dans l'action politique. Sans partager cette opinion – on se figure toujours que c'est mieux chez autrui – je me réjouis d'avoir une telle recrue, de pouvoir combattre côte à côte avec un responsable du Parti Communiste pour lequel nous avons une grande estime. D'ailleurs, Mapp grimpa rapidement dans la hiérarchie des Partisans Armés. Ses débuts dans les P.A. méritent bien d'être signalés.

Tout d'abord, il était habillé comme un bandit et je lui ai conseillé de se vêtir normalement pour passer inaperçu. Selon l'usage avec les nouveaux P.A., il fut ensuite emmené dans un bois pour apprendre à manier les armes et les explosifs. Après la leçon, Mapp prit un arbre comme cible à cinq mètres de lui et me proposa de le viser. Je tirai et le ratai; Mapp l'atteignit au premier coup. C'était en fait un excellent tireur!

À sa première action, un dynamitage du chemin de fer à Uccle-Calevoet après l'heure du couvre-feu, Mapp assura la couverture. L'action réussit magnifiquement, mais plus de Mapp à l'horizon. Au rendez-vous de repêchage, il avoua qu'il ne s'était pas senti dans son assiette. Il me rappela Hubert, notre chauffeur, qui au cours des actions se tenait à l'écart, tandis qu'au volant de sa voiture, il était d'un grand calme et d'une grande efficacité. Mapp se comporta de la même manière. Lorsque nous apprîmes qu'une voiture parquée dans un garage près de la gare du Nord était d'accès aisé, nous n'avons pas hésité. La Peugeot «réquisitionnée» fut confiée à Mapp qui en fut complètement métamorphosé. Il l'abrita dans un garage et s'acharna dessus pendant une semaine pour la remettre en parfait état. Depuis ce moment, il fut notre deuxième chauffeur jusqu'au jour où il reçut le grade de commandant de bataillon. C'est lui qui m'apprit à conduire une voiture au lieu dit de l'altitude «100» à Forest.

Mon adjoint, Yanosz, fut arrêté le 12 novembre et remplacé par Hector.

Depuis l'action de la poste, la compagnie tournait rond. Toutefois, les frictions avec le haut persistaient sous des formes parfois secondaires, alors que l'expérience accumulée par la résistance en expansion aurait dû servir à éliminer les maladresses les plus flagrantes.

Le centre nous demanda de jeter des grenades dans le garage NSKK, rue de l'Aqueduc. Comme certaines d'entre elles n'avaient pas explosé ces derniers temps, j'insistai pour qu'elles soient en bon état. Elles étaient en règle, m'assura-t-on. Dolf, Alex Glaz et Fred lancèrent trois grenades au milieu du personnel qui dînait à l'extérieur et qui, au lieu de se coucher pour se protéger, se leva et s'éparpilla, offrant ainsi une meilleure cible aux éclats des grenades. Mais elles n'explosèrent pas! Certains Allemands se mirent à nous pourchasser, nous qui étions à vélo et c'est de justesse que nous leur avons échappé. Dommage! Je suis resté silencieux devant mes hommes qui avaient risqué leur vie pour rien. J'en avais gros sur le coeur.

Heureusement, lorsque nous prenions l'initiative, les résultats étaient plus encourageants et mettaient notre mécontentement en veilleuse. Le groupe d'Albert Rozenwajg fut chargé de prendre de l'argent à la Banque de Bruxelles, chaussée de Mons. Comme Albert ignorait la meilleure méthode, il me pria de m'en occuper. Dolf a contacté la femme d'Albert, Fanny. Le 16 décembre 1943, nous sommes partis en voiture à proximité du dépôt d'armes dont les participants ignoraient l'emplacement; à chaque carrefour, des éclaireurs nous attendaient pour nous indiquer si la voie était libre. Nous évitions de cette manière les embuscades ou les barrages. Arrivés à la banque, deux partisans y entrèrent; un troisième gardait la porte pour empêcher toute sortie; le quatrième restait à l'extérieur pour surveiller les alentours avec le cinquième qui était le chauffeur. Puisque nous étions six à la Banque de Bruxelles, je me suis occupé de la liaison entre la voiture et la banque; le danger était d'attirer l'attention sur nous en concentrant trop d'hommes en un endroit. Une autre menace se précisa. Un partisan du groupe d'Albert gardant la porte

extérieure de la banque bloqua deux personnes qui se dirigeaient vers les guichets. Je suis intervenu pour qu'il laisse entrer ces gens en lui expliquant qu'il ne fallait pas créer de remous hors de la banque, qu'il suffisait de ne laisser sortir personne. Tout se passa bien. Dans l'opération, nous avons récolté quatre cent vingt-cinq mille francs en liquide et cent trente-cinq mille francs de timbres fiscaux. Jacob et Émile Luytenhove (dit Müller) étaient présents en tant qu'observateurs délégués par la direction. «Le Soir» du 20 décembre 43 en a fait la relation:

«*Vol d'un million dans une Banque de Bruxelles.* Des individus armés ont pénétré pendant l'heure de midi dans l'agence de la chaussée de Mons, de la Banque de Bruxelles et se sont emparés d'environ un million de francs se composant de billets de mille, cinq cents et cent francs. Deux personnes qui venaient retirer vingt mille et trente mille fr. à un autre guichet ont également été dépouillées. Les individus sautèrent alors dans une auto et disparurent vers la ville.»

Le lendemain de l'action, le 17 décembre, Émile organisa l'exécution de l'indicateur juif, Hans Herwigh et de son épouse allemande, Hildegarde Polt.

Müller et Jacob assistaient encore au déroulement de l'action. Michel Roni et moi sommes montés au premier étage d'une maison de la rue Veydt et en moins de deux l'épouse fut ligotée sur une chaise. C'était une belle femme parlant un français impeccable. Elle nous accusa de vouloir l'assassiner. Nous avons nié en prétendant que l'argent était le but de notre intrusion. Ensuite, je suis resté seul avec elle. Elle fit quelques efforts pour m'amadouer. D'abord, elle me demanda comment nous avions échappé aux contrôles des gendarmes avec nos armes. «Vous voyez bien qu'on est là» ai-je rétorqué. Ensuite, elle «s'inquiéta» pour moi: «Ne crains-tu pas que tes amis ne s'emparent de tout et ne t'abandonnent?» Je répondis: «J'ai confiance et d'ailleurs que ferais-je de tous ces bijoux?». Émile vint dans la chambre pour lui réclamer de l'argent. À dire vrai, nous gagnions du temps en attendant son mari. Celui-ci restait absent. En fin de compte, Émile tira sur elle et je l'ai achevée.

Comme il manquait un homme, Émile avait appelé Müller pour qu'il rejoigne Pasternak au rez-de-chaussée. Ce dernier qui s'attendait à l'apparition du mari et qui n'avait jamais vu Müller crut avoir affaire à l'indicateur et Müller, à son tour, devant l'air menaçant de son vis-à-vis, le prit pour l'ennemi. Un combat s'engagea entre eux, mais heureusement Émile survint pour les séparer, évitant les plus graves conséquences! Un incident à oublier rapidement. Quatre-vingt mille francs trouvés au 2<sup>ème</sup> étage furent emportés<sup>20</sup>.

Notons que cette exécution s'est produite le lendemain du hold-up de la banque de Bruxelles. Nos interventions étaient rapides après une préparation intensive de deux ou trois jours et le plus souvent réussies sans anicroches. Ce qui aujourd'hui, observé de loin par des profanes, pourrait être perçu comme de la précipitation révélait en réalité une grande maîtrise. Cette intrépidité mûrement réfléchie qui me surprend encore lorsque j'évoque mes souvenirs faisait partie, à l'époque, de la «routine quotidienne».

Un autre exemple. Pour tromper un collaborateur qui avait la réputation d'être très méfiant, l'idée m'est venue de déguiser un partisan en facteur. Nous avons d'abord distribué les armes selon une méthode bien rodée. Le dépôt d'armes était situé rue de Parme près de la place Morichar. Les quatre partisans marchaient l'un derrière l'autre à cent mètres d'écart, les hommes du milieu portant les armes et ceux de l'avant vérifiant si le chemin était libre de barrage. Si une patrouille se pointait, les partisans du milieu avaient le temps de le remarquer et changeaient de direction. Les armes étaient acheminées au rendez-vous fixé à chaque participant de l'action. À cinq, nous avons roulé à vélo vers Anderlecht. Dolf était habillé en facteur; il sonna tenant un «recommandé» en main. Le collaborateur regarda par la fenêtre et, confiant, ouvrit la porte. Dolf a alors sorti son revolver et tiré sur lui.

---

<sup>20</sup> Le 28 décembre, ma compagnie a encore dévalisé le bureau de poste 9 de Watermael-Boitsfort. «Le Soir» du 30 décembre 1943 contient le compte rendu suivant: «Des bandits s'emparent de cent cinquante mille francs au bureau de poste de Boitsfort. Cinq bandits armés ont attaqué le bureau des postes de Boitsfort. Tandis que deux d'entre eux tenaient en respect les employés et le public, les autres coupèrent les fils téléphoniques et obligèrent le percepteur à ouvrir le coffre-fort où ils firent main-basse sur une somme de cent cinquante mille francs ainsi que sur une grande quantité de timbres fiscaux.»

## DIFFICULTÉS D'ORGANISATION.

Les difficultés dans les rapports avec la direction se cristallisèrent à la fin de l'année quand des mesures erronées ou inopportunes compliquèrent notre activité et accrurent les risques pourtant énormes de nos exploits.

Soi-disant pour centraliser, les voitures qui nous étaient tellement indispensables nous furent retirées. Or, au rythme moyen d'une action par semaine, nous avons absolument besoin de les avoir rapidement à notre disposition. Pour en avoir l'usage, il en résultait une multiplication de rendez-vous et autant de tracasseries. Des nominations de responsables furent faites sans la moindre consultation et la priorité fut donnée à des éléments faibles ou carriéristes.

Le, cas d'Alphonse fut le plus grave. Il était sous les ordres de mon frère qui s'en méfiait, le considérant comme un arriviste, et qui fut évidemment désagréablement surpris par sa promotion<sup>21</sup>.

Plus nuisible encore et grave de conséquences, on nous demanda, à nous qui étions recherchés activement par la Gestapo, de fournir notre biographie avec photo!

La direction concentrait entre ses mains trop de renseignements sur nous, d'autant que les différentes règles de sécurité élémentaires n'étaient plus respectées. Pour corser l'affaire, une «brigade spéciale» fut formée et plusieurs de mes hommes en firent partie (Armand, Dolf, Hubert). Ma compagnie fut quasi démantelée: presque plus d'hommes et pas de voitures. Les remplaçants furent triés parmi les éléments indisciplinés et instables. Toute action soulevait des problèmes dont nous nous serions bien passés.

Les critiques ne donnaient pas les résultats escomptés. Pourtant nous risquions notre peau, nous vivions en marge de la société en craignant à chaque minute d'être arrêtés par la Gestapo. Chaque parole réconfortante, chaque acte chaleureux à notre égard, la compréhension même superficielle de nos motivations nous touchaient au-delà de toute mesure. En lieu et place, nous ressentions la bureaucratisation, l'indifférence, la froideur de ceux qui tenaient les fils de notre existence. C'est sans doute la question de l'argent, secondaire certes, mais significative, qui nous a le plus renversés. Alors que nous nous emparions de grosses sommes d'argent, dont une petite partie était prélevée pour nous payer au début du mois, les paiements devinrent tardifs. On nous rapporta que les «caisses étaient vides» alors que nous étions dans la misère et que l'argent défilait sous nos yeux!

Comment rectifier les erreurs? Comment donner du courage aux combattants en partie désorientés? Pour renforcer la Résistance et le prestige du Parti, j'ai estimé nécessaire de réunir quelques commandants. Le climat était tellement mauvais que j'ai préféré ne pas informer immédiatement mes supérieurs, sachant à l'avance que je serais réprimandé et que l'initiative serait mal accueillie. Toutefois, mon frère qui était commandant de bataillon était au courant et m'approuva.

La réunion s'est tenue discrètement à la St-Sylvestre sous le couvert de la fête de fin d'année. C'était dans un local du centre de la ville, au premier étage d'une maison de la rue des Six-Jeunes-Hommes. Toutes les mesures de sécurité avaient été prises. La réunion fut bien accueillie et, à mon avis, atteignit ses objectifs. Y assistaient (je cite ceux dont je me souviens): Émile et Augusta, Abraham Fischel, Dolf Jurysta, Pasternak et sa femme, Albert Rozencwajg et sa femme, Albert Glaz et moi-même.

Les choses se gâtèrent quand Fischel s'avança vers moi et m'annonça pour le lendemain un rendez-vous avec un responsable, Émile Lovenvirth. «Comment sait-il que tu me vois?» le questionnai-je aussitôt. Il avoua: «Je lui avais dit que je te verrais.» Je répliquai tout net: «Rapporte-lui demain que tu ne m'as pas vu».

Il n'a pas tenu parole et il raconta le déroulement de la soirée aux supérieurs. Mon point de vue doit être bien saisi: d'un côté nous étions indisciplinés en rassemblant autant de commandants et d'un autre côté, aucun autre moyen ne nous apparaissait pour remonter le moral, pour se consulter en vue de corriger les fautes. Mon frère qui me soutenait et moi-même n'avons jamais poursuivi qu'un seul but: combattre le fascisme bestial de toutes nos forces. Nous n'avons jamais brigué des grades ou des distinctions. Nos actions étaient toujours bien organisées, bien calculées; nous n'avons presque jamais

---

<sup>21</sup> Elle eut peut-être lieu un peu plus tard mais cela ne change rien quant au fond du problème.

de perte à déplorer. Loin de nous donc l'idée de nous révolter, mais nous avions le souci du travail bien fait; nous étions exigeants, à juste titre.

Bref, le comité supérieur décida de me blâmer devant mes hommes. Il en avait le droit, mais je refusai d'en informer mes hommes qui n'étaient pas au courant de l'affaire. Un blâme sans explication et sans discussion aurait jeté la suspicion, le doute parmi les partisans, alors que la confiance mutuelle était la clé pour affronter l'ennemi. Je préférais être démis de mes fonctions. Rien ne se produisit.

Au contraire, je montai de grade quelques semaines plus tard! Mon frère, inquiet de la tournure des événements, en discuta avec moi et s'interrogea s'il ne valait pas mieux se retirer des Partisans Armés quelques semaines pour qu'on y voie plus clair. Je lui donnai raison parce que la débâcle approchait, mais j'étais trop engagé avec mes hommes pour reculer. Et le tourbillon de la lutte armée nous reprit dans sa ronde.

## DERNIÈRES ACTIONS À BRUXELLES.

Au nouvel an, Rik Szyffer, évadé de la prison de Louvain fut à nouveau arrêté. Son amie Marianne nous raconta les détails de son arrestation. Aussitôt, je réclamai des voitures à mon supérieur en affirmant que Rik devait être sauvé coûte que coûte parce qu'il était un des derniers rescapés d'Anvers<sup>22</sup>. Notre moral aurait été atteint si nous l'avions laissé disparaître en restant les bras croisés.

Blessé, il attendait sur son lit à l'hôpital d'Alost et le 3 janvier, nous étions prêts à le libérer. Il s'en fallut de peu pour que l'action n'ait pas lieu. Ce même jour, un ami m'avait donné un journal juif avec des caractères hébraïques; je le portais sur moi lorsque, avec d'autres personnes, je fus entouré par des policiers pour un contrôle d'identité. J'eus très peur d'être pris aussi sottement, sans même avoir une arme pour les menacer et m'échapper! Heureusement, je suis parvenu à me glisser subrepticement dans le groupe de gens dont les papiers avaient été vérifiés et j'ai pu poursuivre ma route.

Avec les hommes qui ne m'avaient pas été retirés, avec Dolf que j'avais récupéré pour la circonstance, avec Émile qui était un proche ami de Rik, avec David Lachman, avec Frans Frison et Frans Tas, deux hommes qui militaient avec Rik et qui nous servirent de guides, nous sommes partis pour Alost. Six hommes prirent le vicinal et cinq hommes se sont entassés dans la vieille Peugeot conduite par un chauffeur d'un autre groupe, Jules Heylemans (dit Gustave); la voiture suivit le vicinal jusqu'à Alost cahin-caha. Que de complications pour une voiture qui nous manquait! Dans l'hôpital, nous avons placé un homme à chaque porte, Émile et moi suivis par David Lachman, sommes entrés par la porte principale en simulant appartenir à la Gestapo. Dans sa chambre, Rik était couché, une jambe suspendue par un contre-poids, et gardé par un policier qui par chance était belge. Quand les infirmiers se rendirent compte que nous traitions bien le blessé, ils nous ont apporté toute leur aide. Rik fut déposé dans la voiture. Nous n'avons pas téléphoné à la Croix-Rouge dont les voitures stationnaient à quelques kilomètres de la ville parce que nous avons coupé les fils. Dans la cour de l'hôpital, nous avons encore emprunté des vélos appartenant au corps des pompiers et, à la sortie d'Alost, nous les avons entreposés devant un café en donnant des instructions au tenancier pour qu'il les remette à leurs propriétaires. Le blessé fut amené dans une maisonnette à nous, chez Waksman, avec l'appui d'Albin.

Le lendemain, certains journaux ont publié qu'un bandit arrêté, grièvement blessé, avait été emmené par ses compagnons pour être achevé! «Volk en Staat» du 7 janvier 1944 a consacré un article important à cette évasion:

---

<sup>22</sup> Helfgott avait été tué au cours d'une action. Schive a été fusillé; «Le Soir» du 22.juin.43 en fait l'éloge en quelque sorte: «Condamné à mort pour sabotage. L'Autorité Allemande communique B.P. Bruxelles 21. Le tribunal militaire de la Feldkornmandantur «520» a condamné à mort, le 27 mai, le ressortissant Isais Schive, pour activité en faveur de l'ennemi et détention d'armes. Schive est juif. Depuis octobre 1942, il appartenait déjà à une bande communiste, il devait remettre aux terroristes chargés de commettre des actes de sabotage, des armes à feu, grenades à main et bombes, et leur confier les instructions du chef de la bande terroriste. Il a d'ailleurs reconnu avoir été constamment actif en cette qualité.»

*«Des partisans de l'armée de libération en pleine activité à Alost. Ils ont libéré un membre de leur bande à l'hôpital.*

Il est devenu totalement superflu d'acheter des romans de détectives américains. Dans les journaux, on peut lire des nouvelles plus fantastiques et les faits se sont passés dans notre propre pays. Et qui plus est, nous possédons des bandits qui sont convaincus de leur mission. La «Brigade Blanche» regroupe tous ceux qui veulent du bien à leur patrie belge. On assassine, on incendie... Oh, rien de grave, c'est quand même la guerre!

Alost a eu ces jours-ci l'honneur de voir à l'oeuvre une nouvelle formation, c'est-à-dire les Partisans de l'armée de libération. Voyez maintenant le plus grand exploit de ces partisans.

Le mardi soir, le 4 janvier, entre 5 et 6 heures, une voiture de luxe s'arrêta dans la cour de l'hôpital où depuis quelques jours on hébergeait un individu d'allure suspecte qui, la veille du Nouvel An, a été abattu par la police allemande. Car il s'agissait d'un élément très dangereux; il était, jour et nuit, sous la garde de policiers armés.

À la porte, trois hommes sautèrent de la voiture, revolver au poing pour monter directement la garde. Deux autres se sont présentés au bureau et ont tenu le personnel en respect. Des visiteurs tardifs furent enfermés dans la même salle que le personnel et gardés par un des héros du revolver qui racontait en français, à coeur ouvert, à ces prisonniers qu'ils étaient venus pour libérer leur camarade. Les autres hommes ont maîtrisé le portier et l'ont obligé à indiquer la chambre de leur compagnon. L'agent de service fut désarmé en un clin d'oeil et, à trois, ils ont traîné le membre de la bande, blessé à mort, dans leur auto qui était tout près.

Après la libération, qui n'a pris que dix minutes, le personnel recevait l'interdiction de quitter la salle avant une heure. «Maintenant que la fin approche, vous devez avoir du courage et nous aider» criaient les libérateurs en un français élégant aux prisonniers accidentels. Ensuite, les gaillards, qui s'étaient appelés les partisans de l'armée de libération, quittèrent la ville.»

J'attachais de l'importance à cette action menée tambour battant, car il me plaisait de démontrer aux partisans que le maximum était mis en oeuvre pour libérer nos camarades arrêtés. Déjà le sauvetage d'Albin avait été un tel encouragement que, pour tout commandant, il était évident qu'organiser des évasions était d'une nécessité absolue.

Rik fut ensuite soigné dans un autre hôpital, mais le personnel le prit pour un collaborateur, car il était en liberté et blessé par balle; on dut le transférer dans un autre hôpital encore. La gangrène s'étant déclarée, il fut amputé d'une jambe.

L'Alostois Frans Frison qui nous avait guidés fut arrêté peu après. La courrière Bertha De Jonghe (dite Jeanne) nous signala qu'il repassait à tous ses rendez-vous accompagné par la Gestapo, sans dénoncer personne cependant. Son prochain rendez-vous était prévu à 14 heures à la gare du Midi. Le matin, Alex Glaz, Jeanne, Gusta et moi sommes allés reconnaître les lieux pour tenter de délivrer notre camarade l'après-midi. Tout à coup, des policiers en civil se sont adressés à nous pour contrôler nos permis de travail. Jacob Glaz présenta ses papiers que j'avais falsifiés; ils furent acceptés. Les policiers refusèrent les miens. Un policier brandit son revolver pour m'effrayer et le remit ensuite en poche en s'imaginant que son geste menaçant suffisait. Aussitôt, sans demander mon reste, je me suis enfui par l'avenue Fonsny. Un peu plus loin, j'ai croisé dans ma course un officier allemand qui me voyant bien vêtu poursuivi par un homme mal habillé, hésita et ne broncha pas. Chaque fois que le policier me visait avec son revolver, il s'arrêtait un court instant et je gagnais ainsi du terrain. J'ai disparu dans les petites rues avoisinantes.

Les permutations et réorganisations étaient fréquentes, soit pour remplir les vides provoqués par les arrestations, soit pour favoriser la «centralisation» excessive qui était toujours en cours.

Mapp, promu commandant de bataillon, m'annonça qu'un nouveau commandant de corps, Mathieu Bielen, spécialiste du sabotage des écluses, était déplacé de Charleroi et nommé à Bruxelles. Dès son arrivée, il se lança dans sa spécialité en me transmettant l'ordre de saboter l'écluse de la chaussée de Neerstalle près de Ruisbroek. Au préalable, j'ai examiné les lieux. À l'heure choisie pour l'action, une ou deux heures du matin, la pleine lune éclairait l'endroit, de sorte que chaque mouvement d'homme était visible dans un rayon de deux cents mètres ou même plus. J'ai écrit sur un billet destiné à Mathieu

Bielen: «D'accord de faire l'action, mais dans deux semaines quand il n'y aura plus de pleine lune». Étonné par une telle réponse, il me fit savoir sèchement: «Un ordre c'est un ordre; il faut l'exécuter». Je m'en suis plaint à Mapp en attirant son attention sur le risque d'une embuscade qui coûterait peut-être la vie à plusieurs hommes dans une action sans urgence. Les ordres furent maintenus, mais le commandant Mathieu calma quelque peu mes appréhensions en décidant d'être présent à l'action, et de passer la nuit avec nous près de Ruisbroek.

Le soir, des partisans transportèrent jusqu'à Ruisbroek des bidons d'explosifs pesant chacun trente kilos. Dans une grange, avec Mathieu et Mapp, nous avons attendu l'heure d'agir en échangeant nos idées pour préciser tous les détails du sabotage. J'étais satisfait de rencontrer mon nouveau commandant, de lui faire part de nos difficultés et de l'informer de notre opinion sur les méthodes de direction.

Au matin, nous nous sommes acheminés vers le canal avec les explosifs portés par deux hommes. À peine étions-nous sur place que des coups de fusils brisaient le silence de la nuit. Les gardes nous avaient repérés et nous tiraient dessus. «Quelles sont les instructions?», ai-je demandé à Mathieu qui n'avait d'autre ressource que de donner le signal de la retraite. «Il faut se retirer», dit-il et nous avons à nouveau transporté les lourds explosifs pour les remettre dans le dépôt. Nous nous en tirions à bon compte!

Une autre action bien plus dangereuse, téléguidée d'en haut, a souligné à quel point la résistance armée se dégradait à Bruxelles. Seule, l'expérience sauva les apparences, et il faut y ajouter la chance, mais où allions-nous? Il s'agissait de s'emparer de l'argent du mois chez Electrogaz, chaussée d'Ixelles, et il revenait à la «brigade spéciale» de s'en charger. Cela aurait dû être la première action importante de ce groupe dont Mapp avait la responsabilité et qui était un amalgame d'hommes détachés de quelques compagnies. Un jour, j'avais questionné Mapp à ce sujet: «Dis-moi, toi qui me prends tous mes hommes, ne serait-il pas plus simple de transformer la compagnie en «brigade spéciale»? Il me répondit en biaisant: «Moi-même, ancien combattant d'Espagne, je me suis caché pendant une action, tu le sais d'ailleurs. En passant par ta compagnie, j'ai acquis non seulement le courage, mais j'ai aussi appris qu'une compagnie comme la tienne est incomparable».

Pour corser l'affaire, deux ou trois jours avant l'action d'Electrogaz, le commandant désigné se désista pour une raison que j'ignore. Mais la direction était pressée et se rabattit sur Émile pour le remplacer au pied levé. Émile, quant à lui, insista pour que ma compagnie y participe. Le soir même, nous avons étudié le plan et nous avons réparti mes détachements entre nous deux. Le lendemain, le 1<sup>er</sup> mars, plan en main, sans autre préparation, nous avons investi le bâtiment, Émile par devant, moi par derrière. Je débouchais sur une grande cour où j'ai laissé Hector et un autre partisan mitraillette au poing, avec la mission de laisser entrer les visiteurs éventuels et de s'opposer à toute sortie. Klein est entré avec un autre détachement dans le bâtiment principal pour se saisir de l'argent. Dans une autre salle, se trouvait le coffre avec les timbres de ravitaillement; j'ai voulu qu'on l'ouvre, mais on m'a répondu que l'homme qui en possédait la clé n'était pas encore arrivé. Deux P.A. restèrent sur place et avec un employé, j'ai vérifié si l'homme avait déjà pointé. La précipitation se faisait déjà sentir. En retournant dans la salle, j'ai entendu un partisan qui s'en prenait à un employé. Celui-ci avait tenté d'utiliser le téléphone. «Laisse-le téléphoner», lui ai-je dit, «le téléphone est coupé depuis longtemps!» Alex hurla ensuite que quelqu'un prenait la fuite. Lui aussi, je l'ai rassuré: «Ne t'inquiète pas, derrière, Hector garde la sortie, ton homme ne courra pas loin, il restera dans la cour arrière». On conçoit, grâce à ces anecdotes, quelle est l'ambiance lorsque les hommes sont mal préparés et n'ont pas de vue globale de l'action.

Alphonse et d'autres attendaient à l'extérieur, peut-être pour assurer la couverture, en tout cas, nous n'étions pas au courant! À la fin de l'action, les vingt et un partisans (!) se sont rassemblés et se sont éloignés dans une camionnette et une voiture. Nous avons essayé de démarrer avec une seconde camionnette qui était la propriété d'Electrogaz, mais Hubert, mon ancien chauffeur, la cala deux ou trois rues plus loin. Je me suis retrouvé dans une cuisine-cave à Laeken avec tout l'argent et avec deux camarades; nous avons compté un million trois cent mille francs. L'histoire s'acheva lorsque, seul avec la valise contenant l'argent, j'ai pris le tram et j'ai remis la recette...

Le «Nouveau Journal» du 3 mars 1944 en a fait un de ses titres:



*«Armés de revolvers et de mitraillettes, trente bandits enlèvent plus d'un million à l'Electrogaz, en pleine chaussée d'Ixelles.*

Mercredi vers 8 h 30, deux camions s'arrêtaient devant le 133 de la chaussée d'Ixelles et une trentaine d'individus en descendirent, dont la plupart pénétrèrent dans les bureaux où ils se mêlaient au personnel qui trouvait du reste cette intrusion assez insolite. Peu après, d'autres individus, venus par l'entrée de la rue de l'Arbre Bénit, pénétrèrent à leur tour dans les bureaux exhibant brusquement des revolvers et des mitraillettes – exemple bientôt suivi par le premier groupe – et exigeant du personnel une passivité absolue. Le caissier fut brutalement mis en demeure d'ouvrir le coffre-fort qui contenait tout l'argent destiné à la paie du personnel, un peu plus d'un million. Les bandits emportèrent cette somme ainsi que toutes les fiches de salaire et, après que le chef de la bande eut tâché de couvrir le vol de mobiles patriotiques, la bande se retira sans être autrement inquiétée. Des indices permettent de croire que certains agresseurs appartiennent à la bande qui opéra à l'Office des Chèques Postaux.»

Quelques jours plus tard, les journaux imprimèrent le décès de mon père daté du 6 mars 1944; après avoir lu cette triste nouvelle, j'ai abattu un VNV au cours d'une action, sans la moindre pitié.

Ma dernière action à Bruxelles se déroula sans doute le 23 mars. Nous avons reproduit le coup du facteur avec une dénonciatrice membre des jeunesses hitlériennes, habitant à Schaerbeek. Léon Kutnowski (dit Carreau), ancien combattant d'Espagne où son frère était enterré, un «indiscipliné» nouveau venu dans la compagnie, jouait le rôle du facteur. Quand il constata que tout était parfaitement minuté et que la femme fut abattue facilement, il éprouva une très grande joie. Cet exploit réalisé avec des éléments soi-disant récalcitrants a prouvé que ma compagnie avait atteint une excellente efficacité malgré l'amputation subie alors qu'elle était déjà opérationnelle. Il est tentant de comparer les actions organisées par «le haut» et celles organisées par les commandants de compagnie et autres responsables qui avaient trempé dans la soirée du Nouvel An. Il est tentant aussi de poser la question: à qui incombaient la désorganisation?

## COMMANDANT DE BATAILLON AU BRABANT WALLON.

Fin mars 1944, je fus muté au Brabant wallon avec le grade de commandant de bataillon. Pierre Fischel m'accueillit. Je n'irai pas jusqu'à dire que sa vue me remplit de joie parce que je n'avais pas apprécié sa duplicité au Nouvel An. À mon avis, celui qui moucharde une fois dénonce généralement ses amis s'il tombe aux mains de l'ennemi. Tout de même, jusqu'à ce jour, aucun partisan juif arrêté n'avait parlé et c'est sur cette impression que j'ai accepté sans rechigner Fischel comme adjoint. Notre quartier général se trouvait à Nil-Saint-Vincent, entre Wavre et Gembloux, qui avant-guerre comptait un cadre d'environ vingt et un communistes. Ce village nous apportait un soutien actif et généreux. Je logeais à Tourinne-St-Lambert chez un boucher qui souhaitait rendre des services à la résistance. Pendant les quelques jours où j'y ai trouvé refuge, j'ai reçu une excellente nourriture, un rêve par ces temps de guerre et de disette.

Je fis une première observation à Fischel: «Comment se fait-il que tu connais personnellement toutes les habitations de nos résistants?» Nous avions, en effet, quelques règles pour les rendez-vous. Les heures de pointe convenaient le mieux pour ne pas se faire remarquer. On choisissait un endroit relativement fréquenté pour éviter de s'isoler et de rencontrer des nazis susceptibles de nous dévisager à l'aise et de nous reconnaître; de plus, le lieu du rendez-vous changeait souvent. Un délai de cinq minutes était imparti pour qu'on y soit présent; chacun marchait à la rencontre de l'autre. Quelques paroles étaient échangées quand les deux partisans étaient proches l'un de l'autre. Si le rendez-vous ne se tenait pas, un rendez-vous de repêchage était convenu quelques heures plus tard en un endroit «fixe»

pour éviter tout oubli. Un deuxième repêchage, plusieurs jours plus tard, était encore prévu avec un courrier.

Fischel me rendait perplexe: après tant d'années d'expérience et tant d'années de travail, pourquoi convenait-il des rendez-vous chez les gens? Qui était responsable des lacunes au Brabant wallon, dépassant de loin les erreurs qui nous étaient attribuées à Bruxelles? Les gens du village eux-mêmes se méfiaient de lui et prenaient leurs distances.

La première action qu'il envisagea d'accomplir fut un sabotage dans une usine de Mont-St-Guibert. Il me donna un cours sur un certain explosif composé d'une poudre noire fabriquée mystérieusement. Ses explications ne m'éclairaient pas, cela me paraissait insensé, mais comme j'étais néophyte dans la région, je lui ai accordé le bénéfice du doute et je me suis contenté d'assister à l'action. Des Soviétiques qui logeaient à Grez-Doiceau et à Wavre, ainsi que quelques Belges parmi lesquels Octave Herbigneaux, un ancien du village de Nil-Saint-Vincent, très actif et très calme dans le travail, y participaient. Bien entendu, le sabotage échoua à cause des explosifs.

Pendant l'action, j'avais constaté que les Soviétiques avaient bu de l'alcool pour se donner du courage. Par l'intermédiaire de Lydia qui habitait avec eux et qui servait d'interprète, j'en fis le reproche au Soviétique qui communiquait les informations à ses compatriotes. Celui-ci se justifia en prétendant que l'habitude de boire était établie dans les moeurs du pays. Je mis en évidence leur responsabilité envers les jeunes Belges qui avaient les yeux braqués sur les Soviétiques parce que l'Armée Rouge avançait et remportait des victoires; ces jeunes, n'étant pas accoutumés à ingurgiter autant d'alcool, auraient couru de grands dangers en suivant leur exemple. Il accepta la critique et aux actions suivantes, les Soviétiques s'y présentèrent sans la moindre trace de boisson. Après l'action, m'a-t-on rapporté, ils se rattrapaient doublement!

Les Soviétiques suscitèrent mon admiration par leur sang-froid et leur maîtrise dans la lutte. L'action de Perwez fut remarquablement conduite et à mon avis, sort du commun. Nous avons arrêté un train plein de marchandises pour l'armée. Les Soviétiques ont détaché la locomotive, l'ont amenée plus loin et l'ont abandonnée en sautant en marche. Elle s'avança, prit de la vitesse et alla percuter les wagons dans un grand vacarme. Ceux-ci ont volé dans tous les sens, c'était beau à voir! Nous étions des gamins à côté des Soviétiques.

## CHAPITRE III: ARRESTATION ET DÉPORTATION.

### 1. MON ARRESTATION.

Je m'efforçais d'élargir notre rayon d'organisation. J'avais contacté la Brigade blanche de Perwez<sup>23</sup> pour coordonner le travail. J'avais aussi recherché un ancien responsable de mon frère, Henri Devleeshouwer (dit Bracke) qui habitait Chaumont-Gistoux. Ce 5 avril 44, j'avais convenu un rendez-vous avec lui<sup>24</sup>. Ensuite, satisfait des résultats obtenus, je me suis rendu chez la famille Art à Nil-St-Vincent pour attendre le retour de Fischel qui, lui, assistait à une réunion des commandants à Bruxelles. Le temps passait et toujours pas de Fischel. L'inquiétude me gagnait, c'était vrai, mais j'étais convaincu que Fischel, au cas où il était arrêté, ne me dénoncerait pas avant un jour au moins. Je me trompais: à la place de Fischel arriva la Gestapo. Tout le village fut encerclé, plusieurs résistants furent arrêtés,

---

<sup>23</sup> Résistants dirigés par le gouvernement belge réfugié à Londres.

<sup>24</sup> Le rendez-vous, auquel j'invitai mon frère, fut pris pour le jeudi. Je fus arrêté le mercredi. Apprenant de nombreuses arrestations à Bruxelles, mon frère se précipita au rendez-vous pour me prévenir. Trop tard. Il ne trouva que Bracke.

Octave et d'autres dont je ne connaissais pas le nom. J'étais désarmé et je n'avais d'autre ressource que de me prétendre fraudeur. La Gestapo nous surveillait étroitement dans la maison. La belle-mère Art reçut, cependant, l'autorisation de se rendre au W.C. qui était aménagé à l'extérieur. Un peu plus tard, je fis la même demande, mais les nazis réagirent autrement; d'abord, ils refusèrent et enfin, sur mon insistance, ils acceptèrent. Deux gestapistes m'accompagnèrent en me tenant une main et en braquant leurs deux revolvers sur moi. Puis, ils ne voulurent plus avancer. C'était ma dernière chance. Plutôt être abattu qu'être pris vivant; je me suis violemment détaché d'eux et j'ai couru comme un forcené. La première balle me frôla, la seconde aussi, mais la troisième m'atteignit au genou et je me suis écroulé. Ils m'ont traîné à l'intérieur de la maison, pensant m'avoir blessé dans le dos; ils me disaient: «Qu'as-tu fait? Tu vas mourir bientôt». Je n'avais aucune illusion sur le sort qu'ils me réservaient. En effet, quand je fus mis dans le camion, j'appris qu'ils connaissaient mon identité. Plus tard, on me fit savoir que la Gestapo de Bruxelles avait fêté mon arrestation.

«Le Soir» et «Le Nouveau Journal» du 19 avril 1944 publièrent ceci:

*«Arrestation d'un groupe de terroristes. L'Autorité allemande communique: Les services de la Sûreté allemande sont parvenus à arrêter un groupe de terroristes dans la province de Brabant.*

*Le chef de la bande était juif. Des prisonniers de guerre évadés et deux femmes servant de courriers, ainsi que plusieurs étrangers dont un Juif, faisaient partie de son groupe. Il s'agit presque exclusivement de communistes ou d'éléments sympathisant avec eux.*

*Une partie du groupe se mit sur la défensive à l'aide d'armes à feu et de grenades lors de l'arrestation. Au cours du combat, un des bandits fut tué, un autre gravement blessé. Des explosifs et des armes à feu furent saisis.*

*Grâce à cette opération couronnée de succès, neuf crimes graves ont été maintenant élucidés, parmi lesquels plusieurs vols à main armée, l'assassinat du couple rexiste P. à Wavre et l'assassinat du Belge G. à Jodoigne.»*

Les Allemands m'ont amené à Wavre dans une cave, avec Octave et deux camarades. Cinq nazis m'attendaient et chacun à leur tour, ils frappèrent à coups de pieds sur ma blessure pour que je révèle mon identité. Octave, comprenant que malgré, la douleur, malgré mes cris, je me tairais, me fit signe que lui aussi resterait muet. Durant toute la nuit, ils me harcelèrent et me brutalisèrent, ne me laissant qu'un quart d'heure de répit entre chaque traitement. Le lendemain, un camion de bestiaux m'entraîna à l'hôpital Brugmann pendant que les autres prisonniers étaient probablement envoyés à Breendonk.

À l'hôpital, la même question fut d'abord posée: «Qui es-tu». Le médecin-chef, un Allemand, me prenant peut-être en pitié réagit vivement: «Vous voyez qu'il a de la fièvre, laissez-le, ça ne sert à rien». Mes gardes me jetèrent dans une des caves de l'hôpital aménagée en prison. La porte était blindée, le lucarne petite, ma première véritable prison. Régulièrement, un garde contrôlait ma présence. Puis, des officiers spéciaux sont venus observer le «grand bandit» avec curiosité. Cette scène se déroula toute la journée. J'étais bel et bien pris.

Le 15 avril, deux gestapistes me conduisirent dans leur local sinistrement célèbre de l'avenue Louise. J'ai cru que la Gestapo me ferait encore passer un mauvais moment. Un secrétaire entra, regarda ma jambe, me, demanda si je souffrais et à ma stupéfaction, s'en tint là. Le soir même, je franchis la sombre enceinte de Breendonk dans une voiture.

## 2. LA LIQUIDATION INTERNE.

Nos prévisions sur l'ultracentralisation et le non respect des règles de sécurité s'étaient malheureusement vérifiées. Alphonse, ce responsable dont il a déjà été question, fut arrêté et donna ses contacts. Comme il en connaissait beaucoup trop, la Gestapo décima les partisans de Bruxelles.

Des dizaines d'arrestations eurent lieu. Mon frère Jules y échappa parce qu'il n'exerçait pas ses fonctions pour raisons de santé. Mais qui avait parlé parmi les P.A.? Il l'ignorait encore; pourtant, il voulait poursuivre la résistance. C'est pourquoi, il préféra établir des liaisons avec des éléments sûrs en attendant que la situation se clarifie. Quel était son devoir? Contacter on ne sait qui, peut-être quelqu'un

qui avait parlé et qui s'était mis au service des Allemands, ou être prudent et combattre avec des hommes de confiance jusqu'au moment où le centre donnerait des garanties?

Émile, par exemple, s'était rendu à trois reprises dans les Ardennes, avec tous les dangers qu'un tel voyage comporte, sans rencontrer de contact.

Malgré tous ces déboires, malgré les nombreuses arrestations de leurs amis, Jules, Émile et Müller ont lutté sans relâche pour réorganiser le corps de Bruxelles, et les actions se sont poursuivies comme auparavant (voir les récits de Lapiower, Pasternak...). Ils respectaient la règle des Partisans Armés selon laquelle ils devaient mener la lutte de manière autonome en cas de coupure avec la direction. Leur situation était plus complexe, il est vrai, mais se ramenait au fond à ce principe. Ce groupe isolé du centre ne se considéra jamais comme une autre organisation. À aucun moment, Jules et les autres ne se sont départis de leur fidélité à la cause antifasciste, eux qui depuis le début faisaient partie du cadre de la résistance armée! Leurs partisans ont d'ailleurs échappé pour la plupart à de nouvelles arrestations.

La direction refusa de reprendre le contact en envoyant un homme qui aurait leur confiance. Des communiqués mensongers, lourds de conséquence furent publiés dans «Partisan» de juillet 44 et dans le «Drapeau Rouge» du 1 août 44 (traduction):

*«Mise en garde*

Le Commandement National des Partisans belges nous communique:

Après les arrestations du 11 avril à Bruxelles, les Partisans Émile, Müller (Luc), et Jules ont profité des circonstances pour essayer de provoquer une dissidence dans notre organisation. Après avoir déserté leurs Corps, Émile et Müller sont revenus à Bruxelles et ont regroupé sans autorisation certains éléments des Partisans. Malgré des invitations répétées, Émile et Müller ont refusé de se soumettre à la discipline du Commandement National et, abusant de la confiance de certains Partisans, ils essayent de provoquer une division dans nos rangs. Ils n'engagent ceux qui les suivent dans AUCUNE ACTION CONTRE L'OCCUPANT, mais ils poursuivent seulement des actes de brigandage, c'est-à-dire qu'ils se livrent au banditisme.

Il s'ensuit:

Les dénommés Émile, Müller et Jules sont dégradés et exclus de l'Armée des Partisans Belges. Le Commandement National ordonne à tous ceux qui ont placé à tort leur confiance dans ces individus de rejoindre le plus rapidement l'organisation en prenant contact avec les commandants Auguste et Coppens. Ceux qui ne donneront pas immédiatement suite à cet ordre sont avertis qu'ils risquent les plus graves sanctions». (Partisan, juillet 44)

La dénonciation est calomnieuse («bandits»...) et implique selon les règles en vigueur à l'époque une CONDAMNATION À MORT. Effectivement, de soi-disant «dissidents» ont été exécutés sur ordre de certains responsables, d'après un faisceau d'éléments probants: Müller et Alex Glaz. Jules, quant à lui, s'est senti encerclé et a échappé de justesse à ses poursuivants en réussissant à contacter un responsable qui le connaissait personnellement. Émile Glaz était également recherché et, dégoûté, il s'est quasiment laissé arrêter comme réfractaire au travail obligatoire.

Mais d'autres informations reposent le problème avec plus de force encore. En effet, des P.A. qui n'étaient pas en rapport avec la soi-disant «dissidence» ont également été pris entre deux feux. Selon toute probabilité, Mapp a été tué dans le Hainaut sur une directive du centre. Émile Lovenvirth et Jacob étaient également visés par l'intérieur et c'est sans doute aussi leur arrestation qui les a sauvés!

C'est donc tout notre cadre qui était menacé de liquidation. L'accusation de «dissidence» n'était qu'un prétexte, comme les reproches concernant le sauvetage de Rik qui «aurait mis en péril une dizaine d'hommes», comme la soirée de Nouvel An, etc. La direction possédait d'ailleurs nos biographies et connaissait parfaitement bien les partisans magnifiques, anciens d'Espagne ou expérimentés dans l'action sociale, qu'étaient Müller, Jules, Jacob ou Mapp. Elle savait aussi que nos actions étaient particulièrement efficaces (à comparer avec celles du «haut» comme Electrogaz qui mit en danger une vingtaine d'hommes pour de l'argent).

Si l'on reprend les mesures prises contre nous par le centre: reproches et sanctions, dispersion en province, accusations graves et exécutions, on se rend compte que nous étions confrontés à un plan de

liquidation systématique. Une telle décision n'étant pas du ressort de l'un ou l'autre dirigeant, se pose la question: D'OÙ VENAIENT LES ORDRES?

Ce plan s'est poursuivi après-guerre lorsque des responsables communistes, résistants remarquables, comme Isy Zentnersfer et Feld, ont remis un rapport au Kominform (qui remplaçait le Komintern, l'Internationale Communiste) sur le comportement de certains dirigeants. Ils ont dû subir les pires accusations publiques («agents de l'impérialisme», etc.) et ils ont été exclus. On sait aujourd'hui que des événements semblables se sont produits dans de nombreux pays.

Pourtant, nous luttons seulement pour avoir le droit de vivre, de nous intégrer dans la communauté du pays.

Pourtant, la Résistance regroupait des gens de toutes opinions, de droite comme de gauche; pourquoi s'en prendre à nous?

Vers la fin de la guerre, la «dissidence» a été résorbée, ce qui prouve après coup que les accusations étaient sans fondement, mais notre cadre était brisé et les survivants ont été noyés dans la masse des nouveaux partisans et des nouveaux responsables à l'approche de la Libération.

La vérité doit être établie sur ces événements graves.

### 3. UN SÉJOUR À BREENDONK

Au début, je ne subis pas de sévices. Ma jambe était dans le plâtre; j'étais dans l'incapacité de me déplacer. Deux prisonniers, Georges Hebbelinck et Bert Van Hoorick – des squelettes vraiment – me portèrent dans la cellule 17. Celle-ci était nue, avec une planche sans couverture pour m'allonger. J'entendis quelqu'un me dire «Courage» très doucement. Il y avait des gardiens tout près. «Qui est-ce?» demandai-je. La même voix répondit: «Un copain». Le lendemain, mon voisin s'en alla et un autre prisonnier occupa la cellule. Je prononçai à voix basse ce seul mot «Courage» et il me répondit qu'il n'avait plus mangé depuis trois jours. Je pris un morceau de pain que je lançai par-dessus le mur qui séparait nos deux cellules. Le soir, quand le gardien de notre couloir soupait et qu'il ne restait qu'un gardien dans le couloir principal, nous avons échangé quelques paroles. J'appris ainsi qu'il s'appelait Jongen. Le temps s'écoulait lentement. Comme normalement le séjour à Breendonk ne dépassait pas six semaines, j'ai tenu un calendrier, suivant en cela l'exemple de mes prédécesseurs. Ceux qui étaient croyants se raccrochaient à Dieu pour supporter leur incarcération. Un soir, j'entendis un prisonnier demander à un autre s'il savait prier. Je ne fis aucun commentaire, préférant ne pas entamer leur espoir en l'au-delà.

Alors que j'avais l'autorisation de rester étendu, les autres prisonniers levaient à six heures du matin la planche que le gardien détachait de l'extérieur et restaient debout toute la journée. Le matin, nous étions gratifiés de café, à midi de soupe, et le soir d'un morceau de pain, de café avec six morceaux de sucre. Tout au long de la journée, les insultes pleuvaient et chaque fois que la cellule s'ouvrait pour l'une ou l'autre raison, le gardien nous envoyait des coups de poing et de pied.

Le matin, il fallait vider le seau hygiénique. Comme je ne pouvais pas me redresser, un prisonnier d'une cellule voisine, coiffé d'une cagoule, portait les deux seaux. Il m'inspirait de la pitié parce que le gardien le maltraitait quand il revenait. Je recevais d'ailleurs mon compte lorsque ma cellule s'ouvrait pour qu'il y remette mon seau.

Après trois semaines environ, nous avons été placés à plusieurs dans des cellules en attendant d'être transférés. J'y ai retrouvé Fischel, les Soviétiques et des responsables de Bruxelles. Et deux ou trois jours plus tard, nous avons été rassemblés, déshabillés et revêtus d'autres habits; ensuite, des camions nous ont déposés à la gare où l'on nous casa dans des wagons à bestiaux. Nous étions, le 6 mai 1944, bons pour la déportation.

## 4. LA DÉPORTATION EN ALLEMAGNE

### LE CAMP DE BUCHENWALD

Dans le wagon, il nous fut distribué à chacun du pain, des saucisses et un seau d'eau qui se renversa dès que le train démarra brusquement. En fermant la porte du wagon, le gestapiste nous informa que si l'un de nous tentait de s'enfuir, tous seraient fusillés. Avec moi étaient enfermés Chlioma Friedman (dit Mikado) et Hector, mon remplaçant à la XIII<sup>ème</sup> compagnie. Mikado me fit le récit de toutes les arrestations. Je conseillai à mes amis de fuir et de me laisser en plan puisque ma jambe m'empêchait de sauter et de courir. Pour le combat, il valait mieux des hommes libres que des prisonniers.

Malheureusement, deux locomotives tiraient les wagons avec une vitesse telle que toute évasion était impossible. Après deux jours de voyage, nous sommes arrivés à Weimar; la nuit, nous avons atteint Buchenwald. Les S.S. ont pénétré dans chaque wagon et jeté les prisonniers dehors; en quittant le wagon, je suis tombé, mais tout le temps, Fischel resta à mes côtés pour me secourir.

Dans le camp, nous avons été pris en charge aussi bien par les prisonniers que par les gardiens. La première nuit, nous avons été parqués dans le vestiaire où Sim Finkelstein, Michel Goldman arrêtés comme Juifs et reconnus ensuite comme Partisans, partageaient le même sort que moi, nous avons échangé nos impressions et raconté nos malheurs. Le lendemain, nous avons été lavés, désinfectés et remis aux responsables du camp. Ceux-ci m'envoyèrent à l'hôpital du camp où, sur un lit à côté de moi, était soigné Jacques Jongen, le voisin de ma cellule de Breendonk, dont les fesses n'étaient que plaies tellement il avait été battu. À midi, on nous a servi de la soupe dont il reçut un rabiote; sans hésitation, se souvenant de mon geste de Breendonk, il partagea avec moi.

La vie dans l'hôpital se ramenait hélas au ramassage des morts. Après quelques jours, je fus transféré dans une chambre plus spacieuse qui comptait une dizaine de lits. L'infirmier était un communiste allemand enfermé sûrement depuis plus de dix ans, comme le chef infirmier qui était horticulteur; tous deux se dévouaient sans relâche et m'accordaient en plus un traitement de faveur parce que j'étais communiste et partisan. Au bout de quelques semaines, je pus sortir et abandonner la quarantaine. Alors que la Gestapo savait que j'étais de nationalité polonaise et que je portais les prénoms d'Abraham et de Michel, je reçus d'emblée dans mon bloc le seul prénom de Michel et la nationalité belge. J'évitais ainsi d'être expédié dans le bloc réservé aux Juifs qui étaient exterminés rapidement. Ce premier fait donne déjà un aperçu de l'extraordinaire organisation des prisonniers du camp de Buchenwald.

À peine arrivé dans le bloc, je suis tombé à nouveau, mon genou n'étant pas guéri, et je fus transporté cette fois dans la section belgo-française de l'hôpital principal. Les infirmiers étaient quasiment tous des communistes français. Comme les partisans armés étaient habituellement fusillés dans leur pays, j'étais parmi les rares ayant été évacués en Allemagne, parce que les nazis craignaient le débarquement. Mon statut de P.A. me valait l'estime des camarades du camp.

Progressivement, le désir de vivre m'est revenu, alors que depuis mon arrestation, je m'étais résigné à la mort et ne gardais aucun espoir d'y échapper.

Mikado et Jospa me visitèrent et me décrivirent les derniers jours de Michel Lando; j'appris aussi que deux de mes hommes, parmi lesquels Carreau, l'ancien combattant d'Espagne, étaient également détenus à Buchenwald. Carreau racontait même avec plaisir et avec de nombreux détails les actions des Partisans Armés.

Un problème se posait avec Fischel. Les Russes ayant appris qu'il nous avait dénoncés proposaient de se charger de lui. Mikado s'y était opposé parce qu'il voulait un jugement après la guerre. Lorsqu'il est venu m'en parler, j'ai approuvé l'idée d'un jugement, mais je lui ai répondu que des juges étrangers à

la résistance n'étaient pas qualifiés pour se prononcer; c'était à la résistance elle-même de rendre justice<sup>25</sup>.

Mais une grave menace pesait sur nous. Un journal d'origine belge paru trois semaines plus tôt me parvint je ne sais plus comment. Dans ce journal, il était annoncé que Carreau et nous autres avions été fusillés! L'avis de notre décès était déjà imprimé depuis trois semaines!

Il ne faisait pas de doute que notre fin était imminente. Je réfléchis intensément aux moyens de nous sauver la vie. Ma première idée sérieuse fut d'emprunter le nom d'un mort. Je sollicitai l'appui du chef infirmier. «Je suis impuissant, me répondit-il, au-dessus de moi, il y a le kapo<sup>26</sup>, le chef de l'hôpital». Dès le lendemain, cependant, le «miracle» se réalisa. Le kapo de l'hôpital me manda. Dans la salle de bain, il me mit en garde contre les risques que nous prenions. Le jour même, je fus transféré dans l'hôpital où je fus mis en quarantaine dans le service de mon premier infirmier. Ma fiche fut remplacée par une fiche qui portait le nom d'un Français de l'Alsace-Lorraine, âgé de trente-trois ans et qui, paraissait-il, parlait avec le même accent que moi. Comme j'avais seulement vingt-trois ans, l'âge ne correspondait pas du tout. Deux jours plus tard, le quartier des tuberculeux m'accueillit et pendant plusieurs semaines, j'escomptai prendre le nom d'un moribond du même âge que moi. Entre-temps, le 22 juillet, Carreau fut pendu; il rejoignit ainsi les rangs innombrables des martyrs.

Finalement, le kapo de l'hôpital me recueillit et m'attribua le nom d'un Flamand de mon âge, Ernest Vanmassen, qui avait femme, enfants et maîtresse, et dont j'appris par coeur le pedigree. Le 10 août, un cadavre de l'infirmerie fut inscrit dans le registre sous le nom de Michel Nejszaten. J'échappais au poteau d'exécution!

À nouveau, je fus déplacé dans l'hôpital principal chez Louis Gymnich, un communiste allemand, et ses deux aides. Louis Gymnich dirigeait sa section avec maîtrise. Par exemple, comme les malades fiévreux mangeaient peu, il récupérait une partie de leur pain et le distribuait aux plus nécessiteux. Pour soigner la diarrhée qui était la maladie la plus fréquente de son département, il s'était adressé à son père, un pharmacien, pour se procurer de l'iode et de nombreux prisonniers furent guéris par ses bons soins. Bref, toute son équipe était au service des malades. Son organisation et son dévouement nous encourageaient à survivre et nous remontaient fameusement le moral.

Mon numéro de matricule dont l'ordre de grandeur était de 48 000, était passé, avec le changement d'identité, à 76 000. Il me fallait prendre toutes sortes de précautions pour que je ne sois pas reconnu et que la mystification n'échoue pas. Quand un Belge se renseignait sur la prison où j'avais été enfermé en Belgique, je répondais Breendonk et je précisais invariablement «la cellule où mon prédécesseur avait une jambe dans le plâtre» pour égarer les soupçons. Je distillais chaque parole pour ne jamais me couper. La plupart du temps, je lisais des livres que le kapo, chef de l'hôpital, m'apportait; mais l'ennui m'envahissait et m'incita à réclamer un travail de nuit. Le soir tombé, dans un bureau de l'hôpital, je classais les fiches des nouveaux entrants pour mieux remplir mon temps. Une fin de journée, le kapo se mit à courir dans tous les coins et recoins de l'hôpital. Que cherchait-il avec autant d'obstination? Tous les prisonniers, environ trente mille, étaient en rangs pour être recensés et lorsqu'un seul manquait, tous attendaient dans le froid jusqu'à ce que le disparu soit retrouvé. Et ce kapo qui avait la possibilité de «s'abriter» jusqu'à la fin de la guerre se démenait activement pour trouver les absents et abrégé les souffrances des prisonniers au rassemblement.

À Buchenwald, l'organisation des prisonniers étendait partout ses tentacules. Un groupe de six cents Polonais environ gardé à l'écart désigna un responsable pour rencontrer le commandant du camp. Il voulait se plaindre du fait que ses hommes avaient été déportés alors qu'ils avaient aidé les nazis à réprimer l'insurrection de Varsovie. L'alarme fut donnée dans l'organisation. À la place du commandant du camp, ce fut la police du camp dirigée par la résistance qui répondit à leur appel et qui les matraqua.

---

<sup>25</sup> Après la guerre, Fischel est parti en Amérique. Il a écrit que, lors de son interrogatoire, la Gestapo s'était engagée à ne pas nous torturer s'il parlait. Il s'était fié à cette promesse.

<sup>26</sup> Kapo: prisonnier ayant une fonction de chef. Certains étaient désignés par la résistance, d'autres collaboraient avec les nazis.

Cette discipline intérieure était indispensable et soulageait aussi parfois la douleur des prisonniers. Ainsi, par exemple, un kapo néerlandais d'un commando composé de Juifs se comportait envers eux en nazi: il les battait, les maltraitait souvent. Il suscita une rancœur légitime. Au retour du travail forcé, des Juifs du commando lui cognèrent dessus, sans parvenir à l'achever. Le kapo blessé fut soigné, dans l'infirmerie et retourna ensuite dans son bloc. Quelques heures plus tard, il se ramena couvert de coups et il fut à nouveau remis en état. Ce sont des Néerlandais eux-mêmes qui l'ont exécuté, les Juifs du commando n'ayant manifestement pas l'habitude de tuer, même poussés par la soif de vengeance.

Dans le camp, je discutais parfois avec des camarades allemands. «Comment se fait-il qu'avec six millions de voix pour les communistes, on ne voit en Allemagne ni révoltes ni sabotages? Il est vrai que la majorité des chefs du Parti Communiste allemand ont été enfermés dans des camps de concentration, mais les cadres restants n'auraient-ils pas pu prendre la relève?» Pour me convaincre, on compara le sort des communistes allemands à celui des soldats du front menacés d'être fusillés s'ils se rebellaient ou battaient en retraite. Une explication qui ne me satisfait pas, même si elle était partiellement fondée. Effectivement, les nazis étaient impitoyables, même avec leurs congénères. Je me suis rappelé que pendant mon hospitalisation chez les tuberculeux, j'avais à côté de moi un soldat juif de l'armée hongroise qui avait combattu les Soviétiques et qui fut malgré tout retiré du front en 1944 en même temps que les Juifs incorporés dans l'armée fasciste, et déporté. Il s'interrogeait sur les raisons de sa peine puisqu'il avait aidé les nazis.

Le danger que des amis s'aperçoivent de mon changement d'identité et de numéro de matricule se précisait. En mars, je fis la demande pour être admis dans un commando travaillant à l'extérieur et bientôt, je fus placé dans le bloc 19 réservé aux prisonniers en transit. Détail anecdotique, j'y ai rencontré Bloch, connu sous le nom de Marcel Dassault qui voulait vendre ses modèles d'avions aux Allemands<sup>27</sup>.

Avant de m'en aller, je souhaitais malgré tout revoir mes camarades du camp. Un petit mot est parvenu à Jospa le priant de passer me voir. Quelques minutes plus tard, il était là. Il me donna des nouvelles de Mikado et des autres et me questionna sur ma disparition de plusieurs mois. «Où étais-tu?» demanda-t-il. «À Buchenwald» ai-je répondu. Il s'étonna: «Comment est-ce possible de rester tant de temps à Buchenwald sans contacter les camarades?» Je me suis expliqué sur le changement de nom et l'obligation pour moi de rompre les relations avec eux.

## LE CAMP DE HALBERSTADT

Le lendemain, j'étais embarqué dans un wagon à bestiaux en direction d'Halberstadt où un camp de concentration, plutôt un camp d'extermination, venait à peine d'être construit. On m'avait certifié que la résistance intérieure s'occuperait de moi là-bas, mais je ne possédais aucun renseignement sur les liaisons entre les deux camps. Nous sommes arrivés à destination, le soir. Le matin, nous avons été mis en rangs et des groupes ont été formés. Certains travaillaient dans des tunnels creusés dans la montagne pour construire des locaux de fabriques. D'après mes estimations, même en mangeant bien, je ne supporterais pas ces corvées plus de trois semaines. Le chef du groupe s'efforçait pourtant d'alléger notre labeur; il surveillait les allées et venues des gardes S.S. et dès qu'il en apercevait un qui approchait, il nous faisait signe de nous remettre au travail. Comme coup de main, c'était bien. Néanmoins, le soir, je me tourmentais pour fuir cet enfer. La moyenne de vie dans le camp était très courte; quotidiennement, après les heures de travail, la section juive avait encore la tâche de ramasser et d'enterrer les cadavres.

Bientôt je fus appelé auprès d'un Allemand qui avait attiré mon attention dans le wagon par ses manières posées et réfléchies. Tout d'abord, il s'inquiéta sur l'origine des informations selon lesquelles je serais pris en charge par la résistance à Halberstadt. Je lui ai assuré que je savais seulement qu'il en serait ainsi et rien d'autre. Il m'annonça alors que je serais présenté au commandant du camp devant qui je devrais me prévaloir d'une expérience (inventée) dans l'habillement à Buchenwald. Le lendemain,

---

<sup>27</sup> Marcel Dassault était un des maîtres de la France, grand fabricant d'avions et propriétaire de nombreuses entreprises.



tout se passa comme prévu et je fus employé dans la section des vêtements. J'étais avantagé par rapport aux autres; je ne me présentais pas à l'appel où des heures durant on restait debout à l'extérieur; je me levais à une heure normale, j'avais une nourriture meilleure, un travail plus léger et je logeais dans une chambre de six personnes, non de cinquante. Inutile de m'étendre plus sur l'organisation de la résistance dans ce camp! Le responsable de la section «vêtements» était un ancien collaborateur des SS, un homme très déplaisant qui avait probablement été sanctionné en échouant à cette place. Par contre, le kapo du bloc était un agent ou commissaire de police de Louvain, un résistant qui gagna mon estime; deux jeunes Soviétiques qui nous apportaient leur aide complétaient mon entourage.

Un jour que je comptais les vêtements, j'entendis ces paroles: «J'ai fait de la résistance et maintenant je crève ici». Je me suis retourné et je reconnus un Liégeois que j'avais rencontré à Breendonk. Le soir, je lui ai rendu visite et j'ai insisté auprès du kapo de son bloc pour qu'on le traite mieux; en tout cas, l'aide morale qu'il a reçue et mon optimisme l'ont stimulé pour continuer le combat.

J'avais la possibilité de suivre toutes les arrivées au camp sur un tableau, en particulier les transports venant d'Auschwitz, avec l'espoir de revoir un parent ou un ami. Ainsi, j'ai remarqué le nom d'un ancien joueur de football du J.A.S.K. et pour lui aussi, je suis intervenu auprès du kapo du bloc sans rencontrer personnellement mon ami, par mesure de prudence.

Chaque fois que je sortais, je prenais un risque parce qu'on me questionnait: «De quel camp viens-tu?», etc., et je répondais toujours: «Breendonk, cellule 17». Mais un nouveau danger se présenta: le ramasseur de mon seau de Breendonk se trouva dans les parages et j'ai prétendu comme d'habitude que c'était mon prédécesseur dans la cellule 17 qui était blessé à la jambe.

Et voilà qu'un ancien compagnon de classe, en se promenant, me vit et cria joyeusement: «Naychi!» (abréviation familière de Nejszaten). J'ai réagi vivement: «Mon nom est Ernest Vanmassen, oublie mon vrai nom, ne m'appelle jamais par mon surnom!» Puis, je l'ai invité à aller chercher chez moi quotidiennement un supplément de soupe. Je puis assurer qu'il réclama sa soupe sans sauter un seul jour! Un soir, il courut en hâte se cacher chez moi, mais la police du camp retrouva sa piste<sup>28</sup>; les policiers prétendaient que les Juifs revenus vivants d'Auschwitz avaient nécessairement commis des méfaits ou avaient collaboré peu ou prou. Je pris sa défense, je me portai garant que ce jeune était innocent et il fut épargné.

Il est vrai qu'il fallait être méfiant parce que tous les prisonniers n'étaient pas antifascistes. Les six cents Polonais qui avaient soutenu les nazis avaient également rejoint Halberstadt; la Gestapo se débarrassait manifestement des collaborateurs dont les services ne lui étaient plus utiles. C'était son principe.

S'entraider était une règle dans les camps. Autant je fus aidé, autant j'aidais mes amis et aussi les Belges.

Avec un ancien responsable socialiste, excellent orateur, Leblick, auquel j'étais attaché, nous avons organisé la collecte des colis de la Croix-Rouge. Certains Belges en bénéficiaient et d'autres pas; en usant de persuasion et aussi en menaçant les égoïstes de représailles à leur retour en Belgique, nous sommes parvenus à mieux répartir les colis pour que tout le monde soit servi.

Beaucoup de prisonniers souhaitaient évidemment s'évader. Si je n'avais pas été invalide, j'aurais eu une occasion propice pour m'enfuir. En effet, dans mes attributions, il y avait la lessive du camp; le linge était lavé hors du camp, dans la ville d'Halberstadt, à une dizaine de kilomètres. Le transport était effectué par un jeune Soviétique et moi-même, avec un gardien allemand, sur une charrette tirée par un cheval. Mais à chaque fois que je prenais le linge à bras le corps, ma jambe flanchait; je suis d'ailleurs tombé encore une fois et le genou a gonflé. Pour ne pas attirer l'attention sur ma blessure, j'ai simulé une maladie. Trois jours de repos me furent accordés et je les mis à profit pour bander la jambe et exécuter de petits travaux. Dommage, il aurait été aisé de se débarrasser du gardien!

Plus tard, des jeunes Juifs de Lodz en Pologne se sont proposés pour lessiver dans l'enceinte même du camp. Ils voulaient démontrer qu'il n'était pas indispensable d'expédier le linge sale en dehors du camp. Leur suggestion fut acceptée et je fus désigné pour diriger leurs travaux. Un local situé derrière

---

<sup>28</sup> Comme à Buchenwald, il s'agit de la police de la résistance.

le mien fut attribué et chaque matin, je m'y rendais pour soi-disant veiller à l'avancement de la lessive. Ils ne se fatiguaient pas beaucoup, ce qui d'ailleurs ne me gênait pas. Mais ils n'avaient pas remarqué que j'étais juif et ils se moquaient de moi en yiddish, sans méchanceté. Je feignais ne rien comprendre, je les interrogeais sur la signification de certains mots, etc. Cela mettait un peu de distraction dans notre existence.

La fin de l'Empire allemand approchait, les Alliés progressaient en Allemagne et se rapprochaient du camp de concentration. La ville d'Halberstadt fut complètement détruite par des bombardements et les avions survolaient notre camp à basse altitude comme pour nous saluer.

Un soir, un gardien SS entra dans notre chambre pour nous informer que nous serions emmenés dans la montagne, à l'intérieur des tunnels que les prisonniers creusaient à la dynamite, mais sans possibilité d'en ressortir. Ce gardien, SS de la dernière heure, un vieux, obligé d'endosser l'uniforme nazi, nous renseignait parce qu'il ne voulait pas tremper dans les crimes, à la fin de la guerre en plus.

L'évacuation du camp fut décidée. Au début, les invalides avaient le droit de demeurer sur place alors que les hommes valides avaient l'ordre de partir. J'étais devant un dilemme: fallait-il rester ou s'en aller? Je me suis adressé à un responsable de la résistance pour le consulter, Il me dit: «Tu es aussi capable que moi de savoir ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire. Je ne peux t'aider plus».

J'ai préféré suivre la masse des prisonniers, plutôt que de m'isoler, estimant le danger moindre au milieu d'un grand nombre de gens. Nous avons marché en colonnes et comme la colonne unique des Belges et des Français à laquelle j'appartenais précédait celle des Juifs, j'étais à proximité de mes camarades juifs.

Nous nous déplaçons la nuit pour passer inaperçus et nous dormions le jour; ça se passait bien, je suivais le train assez facilement. Tous les dix mètres, le long des colonnes, un soldat montait la garde et la journée, dans la montagne ou dans un parc, nous nous reposions entourés par les SS. Tout d'abord, j'ai contacté l'ancien du J.A.S.K. pour qu'on s'évade ensemble; il ne m'a pas reconnu et je lui ai promis de lui révéler mon identité après notre fuite. L'ancien élève de ma classe était malheureusement resté dans le camp malgré mes efforts de persuasion; il était trop affaibli.

Quand nous traversions une ville ou un village, les colonnes s'étiraient et les gardiens marchaient à cent mètres de distance. Mais le village ou la ville ne convenait pas pour une évvasion parce que nous risquions davantage une dénonciation. Dans la campagne, les colonnes se resserraient, rendant toute fuite impossible. Bref, je ne trouvais pas une faille pour m'enfuir.

Trois ou quatre jours s'écoulèrent ainsi. Par bonheur, les gardiens qui trottaient la nuit et nous surveillaient le jour disparaissaient peu à peu dans la nature, soit qu'ils désertaient, soit qu'ils étaient épuisés.

Le cinquième jour, il ne restait qu'un seul gardien pour notre colonne. J'ai réveillé deux jeunes Français et un cousin du policier de Louvain avec qui je m'étais le mieux entendu. Le cousin préféra attendre du renfort, mais les deux jeunes Français me suivirent. Mon premier geste fut d'inviter le gardien à se joindre à nous. Il refusa et je le menaçai au cas où il tirerait sur nous. Nous nous sommes éloignés et il nous a rappelés, tremblant de peur. Je l'ai menacé à nouveau des pires maux qui soient et il nous laissa prendre le large. Peu après, m'a-t-on rapporté, le commandant a abattu les quatre ou cinq prisonniers de notre colonne qui étaient prêts à s'enfuir.

Nous étions libres, mais ne sachant où aller, nous nous sommes dirigés vers le front en nous laissant guider par le bruit des canons. Nous avons marché longtemps sans rencontrer âme qui vive. Dans une prairie, près d'une meule de foin, nous nous sommes assis pour nous reposer. Un de mes compagnons commit l'imprudence de grimper sur le sommet de la meule pour dormir et, en haut, il tomba sur des prisonniers de Buchenwald. «Où allez-vous?» nous ont-ils demandé. «Tout droit» avons-nous répondu. «Impossible, nous venons nous-mêmes de cette direction». Eux, apprenant d'où nous venions, étaient également désorientés. Après réflexion, nous avons conclu que les Alliés nous encerclaient et que le mieux était d'attendre leur arrivée. Pendant environ deux jours, nous nous sommes détendus. Soudain, des balles nous ont sifflé aux oreilles. L'armée américaine était là. Notre calvaire était définitivement terminé.

Je suis rentré en Belgique par mes propres moyens sans recevoir d'aide des militaires, vêtu jusqu'au retour de mon costume de prisonnier.



# Table des matières

CHAPITRE 1: L'émigration et la misère	2
1. ARRIVÉE À ANVERS	2
2. ACTIVITÉS PROGRESSISTES	2
3. LA MARCHÉ VERS LA GUERRE	6
CHAPITRE II: La guerre et la Résistance	8
1. L'ÉVACUATION VERS LA FRANCE	8
2. ACTIVITÉS ANTIFASCISTES À ANVERS ET AU LIMBOURG	9
3. MES DÉBUTS DANS LA RÉSISTANCE ARMÉE	10
4. ÉCOLAGE DANS LA RÉSISTANCE ARMÉE.	12
5. CHEF DE DÉTACHEMENT	18
6. COMMANDANT DE COMPAGNIE	24
CHAPITRE III: ARRESTATION ET DÉPORTATION.	34
4. LA DÉPORTATION EN ALLEMAGNE	38
Table des matières	44